
U d'/of OTTAWA
39003002648946


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

GERBE POÉTIQUE

Dédiée à Madame Marie-Édouard LENOIR

PRÉSIDENTE

de la Société Biographique de France

et Rédacteur en Chef du « BIOGRAPHE »

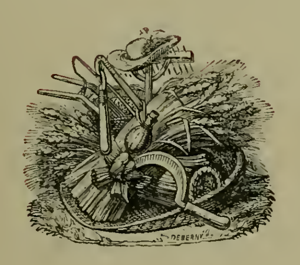
Rouen. — Imprimerie E. Cagniard.

MADAME F.-L. LEMAITRE

DE ROUEN

GERBE POÉTIQUE

PROSE ET VERS



PARIS

LÉON VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

19, Quai Saint-Michel, 19

—

1886



LETTRE-PRÉFACE

Adressée a Madame Édouard LENOIR



A Madame Marie-Edouard LENOIR

Présidente de la Société Biographique de France et Rédacteur en chef du BIOGRAPHE.

Madame, et bien aimable Muse,

PRÈS avoir longtemps hésité à faire imprimer un nouveau livre, je m'y décide, pour cette raison que si la mort me surprenait avant d'avoir réuni et mis en manuscrit toutes les pièces de vers et nouvelles que j'ai faites depuis l'impression de mon recueil « *Fleurs de l'âme* », ma famille se trouverait bien embarrassée devant ces nombreuses feuilles éparses un peu partout.

Ce livre, intitulé « *Gerbe poétique* », que j'offre aujourd'hui à mes lecteurs, ne sera peut-être pas du

goût de tout le monde, quoiqu'il renferme un peu de tout — et que la plupart des pièces qui le composent aient été couronnées. — Il est si difficile de plaire au public ; car, si l'on pouvait personnifier le Public, que trouverait-on ? Un être bien étrange, d'un tempérament nerveux et maladif... voulant goûter de tous les mets, et rejettant les plus délicats pour se repaître des plus grossiers et des plus indigestes aliments.

Il n'est pas un littérateur ou un artiste qui n'ait essayé de lui complaire ; en est-il beaucoup qui y aient réussi ?

Quelques-uns, protégés par de hautes célébrités, ont tout d'abord vu leurs œuvres proclamées sublimes ; puis, par un revirement dû, soit à leur propre faiblesse, soit à un caprice incompréhensible de la part du public, ils ont vu leur étoile pâlir... et puis, finalement, disparaître, pour faire place à d'autres astres sortis de je ne sais où, qui à leur tour captivent l'attention et l'admiration d'une foule toujours avide de nouveautés !

Vous qui connaissez mes « *Fleurs de l'âme* », chère

Madame, vous serez peut-être étonnée de rencontrer dans ma « *Gerbe poétique* » plusieurs pièces qui font partie de mon premier livre. N'ayant pas l'intention d'en faire faire une seconde édition, il me serait douloureux de laisser dans l'oubli quelques-unes de ces poésies auxquelles ma famille et moi tenons beaucoup. Elles sont peu nombreuses et ne peuvent qu'ajouter à l'intérêt de mon nouveau livre.

Mais, hélas ! à quoi servirait la publication de cette œuvre, et par qui serait-elle lue, si elle n'était protégée par un nom aimé... connu et plein d'autorité comme le vôtre ?... C'est vous dire, Madame, ce que je demande à votre amabilité, à votre inaltérable bienveillance pour moi, pauvre inconnue hier encore, mais qui ne le sera plus le jour où mon livre sortira de son obscurité !

Vous dédier ma « *Gerbe poétique* », Madame, voilà mon plus vif désir et mon humble prière !...

A celle à laquelle vous avez bien voulu tant de fois donner le doux titre de « *Sœur en Poésie* », vous ne sauriez refuser cet honneur... cette insigne faveur !

C'est en me berçant de cette douce espérance que j'attends de vous un consentement dont je serai éternellement reconnaissante.

Veuillez, Madame et chère Présidente, recevoir et agréer l'expression des sentiments les plus distingués de celle qui se dit

Votre humble Sœur en Poésie,

Madame F.-L. Lemaitre,

Membre actif de la Société Biographique de France.

Rouen, 1er décembre 1884.



RÉPONSE

DE MADAME E. LENOIR



A Madame F.-L. Lemaître

Membre et Lauréat de plusieurs Sociétés littéraires, en acceptant la dédicace de son recueil de poésies, « *la Gerbe Poëtique* ».

Villa-des-Ombrages (Mérignac), ce 18 décembre 1884.

Madame et trop modeste sœur,

LA *modestie, cet apanage du vrai mérite, vous fait dénier le vôtre pour exalter le mien.*

De grâce, rétablissons un peu les distances, je vous en prie, ou plutôt, bravant les centaines de kilomètres qui élèvent leur immense barrière entre Rouen et Mérignac, approchez-vous de moi, ma sœur... Aussi bien, décembre, enveloppé de sa houppelande couverte de

neige, souffle sa bise glaciale à travers les ombrages de la villa !... et se sentir cœur contre cœur, cela réchauffe.

Voilà qui est fait... Avec un peu d'imagination aidant, je vais pouvoir librement vous causer... absolument comme si personne autre que vous ne m'entendait ! C'est si bon de s'affranchir de la pose présidentielle, *quand on est naturellement simple et qu'on se sent en présence d'un esprit d'intelligence avec le nôtre.*

Donc, ma sœur, vous voulez mettre au jour un nouveau recueil de Poésies et de Nouvelles, Gerbe poétique *de fleurs délicates, épanouies au soleil de votre belle âme !... Je vous approuve, car votre but est doublement louable ! Laisser à votre famille un monument littéraire qui perpétuera le souvenir de votre nom dans le cœur de vos descendants, et qui continuera votre œuvre de recherches idéales et consolantes.*

Le divin chantre des Harmonies *a dit : « Il y a des âmes méditatives que la contemplation des beautés de la nature élève invinciblement vers les régions infinies ; leurs pensées se convertissent en enthousiasme pour tout ce qu'elles voient et pour tout ce qu'elles ne peuvent encore voir, tant qu'elles seront enveloppées de la matière terrestre. »*

Vous êtes de ces âmes, ma sœur, et vous l'avez bien prouvé dans votre remarquable ouvrage Fleurs de l'âme.

Vos vers s'adressent à tous... Il n'est pas un être qui ne puisse vous comprendre, quelque idéaliste *ou quelque* naturaliste *qu'il soit, parce que, sous l'opinion hautement proclamée, il y a toujours la conscience du vrai et du beau !*

Soyez donc confiante dans le succès de votre nouvelle œuvre, puisqu'elle réunit les qualités essentielles pour plaire.

J'accepte avec joie l'hommage fraternel que vous me faites de la Gerbe, *tout en déclinant bien humblement, Madame, les fleurs d'encens que vous avez la grâce d'en détacher pour moi !*

MARIE-EDOUARD LENOIR.



ACROSTICHE

Adressé a Madame Marie LENOIR

Présidente de plusieurs Sociétés littéraires

HOMMAGE SYMPATHIQUE

A Madame Marie LENOIR

Présidente de plusieurs Sociétés littéraires

M arie !... est-il un nom plus doux... plus gracieux !
A la ville, au hameau, comme au faîte des cieux ?
R especté, recherché... choisi de préférence,
I l convient à l'enfant dont la frêle existence
E st un sujet de crainte... et de soins précieux !

L e charme pénétrant qu'il répand sur la femme
E st le puissant reflet d'une immortelle flamme ;
N e désigne-t-il pas le pauvre ou l'opulent ?
O n ne saurait nier sa grâce transcendante,
I l est le nom béni de notre « Présidente »,
R ayonnante d'esprit... de gloire et de talent !

LA LECTURE !

On ne craint pas assez l'effet d'un mauvais livre ;
L'inconnu nous attire... il sait nous entraîner ;
A son charme puissant, quand notre âme se livre,
Ah ! que l'esprit du bien veuille l'en détourner !

Qu'il éloigne de nous ces feuilles redoutables,
Dont le poison mortel est caché sous des fleurs.
Qu'il nous garde au milieu de ces écrits coupables,
Qui sèment la discorde et corrompent les cœurs !

Que jamais notre toît n'abrite ces ouvrages,
La main de nos enfants pourrait les caresser ;
Les blessures qu'ils font atteignent tous les âges,
Le temps est impuissant pour les cicatriser !...

. . . .
. . . .

SEULE AU MONDE !

Seule au milieu de tous... telle est ma destinée,
Tel est mon triste sort !
A ce supplice, hélas ! je me vis condamnée,
Sans connaître mon tort !

Je n'étais qu'une enfant quand cet arrêt funeste
Sur moi fut prononcé ;
Orpheline il me fit... orpheline je reste,
Le cœur déjà glacé !

Au-devant du bonheur, je courais souriante,
L'âme riche d'espoir !
Du beau songe où j'errais, crédule et confiante,
Il me fallut déchoir !

A la douce amitié demandant une amie,
Que j'appelais en vain ,
La réponse souvent n'était qu'une ironie,
On repoussait ma main !

Mon Dieu ! que j'ai souffert, et que je souffre encore
De cet isolement !
De mes jours les plus beaux, j'ai vu pâlir l'aurore,
Voiler le firmament !

Ah ! le ciel m'eût comblée en me donnant un frère,
Compagnon de mes jeux,
Protecteur naturel dont j'aurais été fière,
Que j'eusse aimé pour deux !

. . . .

Mais, hélas ! je suis seule... oui, bien seule en ce monde,
Pas d'ami... pas de sœur !
De mon cœur isolé la blessure est profonde,
Comme en est la douleur !...

. . . .

LA FEMME POÈTE

SONNET

On a beaucoup médit de cet être charmant,
Délicat, dévoué, qu'on appelle la femme ;
Sa faiblesse laissait une prise à l'amant,
Qui, trop souvent, hélas ! méconnaissait son âme.

Mais ce temps est passé ; désormais en l'aimant
On lui rendra justice ; et la céleste flamme
Qui brille sur son front sera le doux aimant
Qui retiendra l'époux au foyer de sa dame...

Si jadis l'homme seul, protégé par les dieux,
D'un talent sans rival se parait, glorieux,
Aujourd'hui sa compagne a le même génie ;

Appuyés l'un sur l'autre... et se tenant la main,
Du Parnasse envié poursuivant le chemin,
Ils verseront sur nous leur plus douce harmonie !

. . . .

Vers adressés à Madame Lenoir, en lui envoyant mon portrait.

SOUVENIR

D'UNE SŒUR EN POÉSIE

A ce portrait, jeune Madame,
Je joins l'hommage de mon cœur,
Heureuse que votre belle âme
Ait en moi reconnu sa sœur !

A MADAME LENOIR

APRÈS AVOIR REÇU SON PORTRAIT FAIT A L'AGE DE 18 ANS

Qu'elle était belle en son printemps,
Notre bien chère « Présidente ».
L'est-elle moins en ses trente ans,
Poursuivant sa marche ascendante ?

Enfant, elle nous promettait
Tout ce que, femme, elle nous donne,
Et sa belle âme méritait
Voir à son front une couronne !

De tous les poétiques cœurs,
N'est-elle pas la souveraine ?
Et de nos plus suaves fleurs,
L'aimable et gracieuse reine !...

. . . .

HOMMAGE A LA PEINTURE

POÉSIE

HOMMAGE A LA PEINTURE

POÉSIE DÉDIÉE A MONSIEUR P. M. (1)

En ces temps malheureux où les arts délaissés
Sont par leurs ennemis chaque jour menacés,
Où le cœur le plus jeune a perdu la croyance,
L'illusion, la foi, l'ardeur et la vaillance !
Où celui qui possède un dernier de ces dons
Le dérobe aux regards du siècle où nous vivons !
Ah ! que nous reste-t-il pour chanter la nature ?
La Muse, hélas ! est morte... et déjà la Peinture
A subi les effets du souffle désastreux
Qui peut dans l'avenir tout détruire à nos yeux !
Mais n'exagérons point nos craintes légitimes,
Le réalisme a dû faire assez de victimes :
Elle n'est pas vaincue... Elle règne toujours...
Cette fille des arts ! cette sœur des amours !...
La Peinture a gardé la beauté, l'espérance ;
En elle on peut encor placer sa confiance !
Elle est fidèle à tous... Et ses admirateurs,
Attachés à son char, la couronnent de fleurs !...

(1) Ces vers ont été écrits lorsque la poésie n'avait pas encore recouvré les faveurs du public.

Et tandis que la Muse, en un coin délaissée,
Pleure dans ses cartons sa splendeur éclipsée,
Elle poursuit sa course, et le ciel empourpré
Lui sourit et se fait son modèle sacré...
Elle reproduit tout... le bonheur, le mensonge,
L'amour, le désespoir, et jusqu'au plus doux songe ;
Interprète soumis de tous les sentiments,
Elle sait raconter nos plus cruels tourments !
Mais elle sait aussi, par la main qu'elle guide,
Réveiller le passé dans le cœur le plus vide...
Sous l'habile pinceau qui peut nous rajeunir,
Nous voyons se fixer le plus doux souvenir !...

. . . .

Ah ! mille fois heureux celui qui l'a choisie !
Celui-là qui comprend toute sa poésie !
A ce fidèle amant, en livrant sa beauté,
Elle lui donne encor travail et liberté !

. . . .

De la Muse empruntant le noble et pur langage,
A la reine des arts... j'adresse cet hommage ;
Mais ce n'est point assez ; au peintre de talent,
Qui lui donne la vie avec le sentiment,
Qui la pare à son gré des effets de lumière,
Des ombres de la nuit, de neige ou de poussière,
Qui nous la montre enfin dans toutes ses beautés,
Ses charmes, ses trésors, ses pures voluptés !
Qui met à la servir, depuis l'adolescence,
Sa volonté, ses jours et son intelligence.
Ah ! que lui dirons-nous, et quelle expression
Pourrait lui retracer la douce émotion
Que font naître en nos cœurs les pages si touchantes

Qu'il sait nous présenter toujours plus attachantes.

. . . .

Parmi tous ces trésors, mon modeste logis
Possède un des sujets pris dans notre pays ;
Oui, voilà notre ciel et sa teinte si douce,
Voilà bien nos coteaux tapissés de leur mousse,
Nos chênes, nos sapins, nos bouleaux argentés,
Toujours majestueux sous le vent agités !

Tandis que le soleil inonde la clairière,
Et qu'il répand ici ses rayons de lumière
Dans ce fond vaporeux, un reste de brouillard
Sous un voile azuré le dérobe au regard...
Sur l'herbe et les buissons s'attache la rosée,
De perles, de rubis la terre est arrosée ;
Sur le bord de l'étang, qui reflète les cieux,
Nous voyons s'arrêter l'oiseau si gracieux !
Tout se tait... tout repose... et de la poésie
Nous subissons le charme et la mélancolie !

. . . .

Mais un bruit éclatant se fait entendre au loin :
Le son du cor résonne... On voit dans le lointain
Passer comme l'éclair une bête haletante...
C'est le cerf poursuivi par une meute ardente.
Pourra-t-il échapper à son malheureux sort ?
En ce lieu ravissant trouvera-t-il la mort ?
Sa piste l'a perdu... les chiens suivent sa trace ;
Il redouble d'efforts... partout il se fait place,
Il n'est pas un fourré qui ne lui soit connu,
Encor quelques instants, il aura disparu !

. . . .

Au bout de ce chemin paraît la chasse entière.
Sous les pieds des chevaux se lève la poussière !
Et l'écume à la bouche... et l'œil étincelant,
Portant leurs cavaliers, ils vont comme le vent !
Le cerf est harassé, pour lui plus d'espérance :
Les chiens vont le saisir... dans l'étang il s'élance,
Croyant de ses bourreaux pouvoir tromper le flair ;
Les appels et les cris retentissent dans l'air !...
« D'un plaisir inhumain, victime infortunée,
« Tu vas mourir ici... ta vie est condamnée ;
« En vain tu te défends, et des pieds et des bois :
« Au nombre il faut céder, pauvre cerf aux abois ! »
Dans les mains d'un piqueur on voit briller une arme,
Dans les yeux du vaincu roule une grosse larme ;
Il pleure sa jeunesse, il pleure ses beaux jours !
Sa chère liberté ! sa forêt, ses amours !...

. . . .

. . . .

Nymphes qui fréquentez ce poétique ombrage,
Détournez vos regards... voilez votre visage,
Car un drame sanglant, un forfait odieux,
Par ces brillants chasseurs s'accomplit sous nos yeux !

. . . .

Le reste se devine... et la foule enivrée
Assiste avec bonheur à l'horrible curée.

. . . .

Le ciel n'a rien perdu de sa douce clarté,
L'impassible nature a gardé sa beauté,
Sur le gazon foulé, d'une lutte effrayante
Nous voyons cependant une trace sanglante ;
Et le cœur attristé, nous déplorons tout bas

De ce roi des forêts le douloureux trépas !

. . . .

Mais pour donner ainsi le mouvement, la vie,
Répandre la couleur, y joindre l'harmonie,
Il faut à l'idéal unir le sentiment...
Il faut être poète... et peintre de talent !!!

LE RETOUR DE LA POÉSIE !

Non, tu n'étais pas morte, aimable Poésie !
Si tu parus nous fuir pour un temps limité,
Tu reviens parmi nous embellir notre vie
Et nous rendre le feu de l'immortalité !

Salut à ton retour, blanche et pudique amie,
Plus belle que jamais en ta sérénité !
Sur tes adorateurs, verse ton ambroisie
Et viens les enivrer du fruit de vérité !

Notre esprit inconstant aime la rêverie,
Et l'ombre lui plaît mieux que la réalité ;
D'un astre à l'autre il vole, et croit dans sa folie
Escalader le ciel... en toute liberté !

Sait-il apercevoir que le but qu'il envie
N'est pas toujours le prix de la témérité ?
A toi de le conduire en cette fantaisie
Et de le protéger dans sa naïveté !

Le poète ne peut, sans ta douce harmonie,
Donner à son travail la sublime beauté,
Il ne saurait sans toi posséder le génie
Que tu souffles en lui de toute éternité !!!

. . . .

LE RÉVEIL LYRIQUE

PROSE



LE RÉVEIL LYRIQUE !

Non, non, la Poésie n'était pas morte !... et la preuve en est dans la quantité de pièces de vers dont sont encombrés les bureaux des feuilles littéraires qui ont été créées depuis quelque temps. Pendant près d'un demi-siècle, elle avait disparu, il est vrai, détrônée par le matérialisme et ses adeptes. — Où donc s'était-elle réfugiée, la noble et pudique Muse ? était-elle remontée dans l'azur des cieux ?... Habitait-elle l'une des mystérieuses étoiles qui scintillent le soir à nos regards rêveurs ?... Sans doute, car elle fut toujours le langage des habitants de la céleste patrie, « *le langage des dieux*, » comme on disait autrefois.

Mais, en nous quittant, elle avait laissé tomber dans quelques âmes d'élite un germe qui, plus tard, devait se développer avec d'autant plus de vigueur que ces mêmes âmes l'avaient religieusement conservé, nourri, caché aux regards des sceptiques et des rail-

leurs. Mais, fatiguées de cette fange aussi grotesque qu'impie, dans laquelle paraît nager avec ivresse une partie du genre humain, ces âmes fidèles et vaillantes ont rompu le joug qui les tenait asservies aux mœurs et aux goûts du siècle. Elles ont jeté le cri d'alarme! Elles se sont unies dans un même et noble but. « Arrière! ont-elles dit, arrière les immondes!... Silence aux chants infâmes et obscènes!... Place à notre Déesse! c'est à genoux qu'il faut écouter l'harmonie de son luth! Sa voix si pure semble être un écho de celles des cieux!... A l'entendre, on se croirait transporté dans cet Eden mystérieux auquel les plus nobles esprits ont toujours aspiré! »

O poète! que ta tâche est sublime! Ecoute... écoute bien dans le silence des nuits ce que cette belle maîtresse murmure à ton oreille!... Lève-toi sans hésiter! prends ta plume, et trace fidèlement ce que tu auras entendu d'elle! — Dans ton cœur meurtri, déchiré par les pierres et les ronces de la vie, elle versera son ambroisie, ce nectar composé de l'essence divine! Elle te parlera du séjour qu'elle habite! de la patrie qui nous attend!... Et, après avoir ainsi séché tes larmes, et t'avoir rendu la confiance et l'espoir, de perles et de fleurs elle tressera pour toi une couronne indestructible. — Mais, malheur à celui qui empruntera ou qui dénaturera ses sublimes accents pour les

adapter à de grossiers penchants ! Cette poétique Muse n'est point créée, je le répète, pour les chants obscènes ou féroces. On se déshonore soi-même en déshonorant sa lyre...

La pudique déesse se vengera de ses vils suborneurs ! Elle s'est déjà vengée, car nous avons vu des poètes, dont les débuts promettaient un avenir glorieux, tomber aussi bas et aussi grotesques que si le souffle de la démence eût traversé et dévoré l'intelligence dont ils nous avaient donné des preuves !

Règne toujours en nous, noble et céleste amie ! Sois notre guide, notre consolatrice ! et ne fuis plus jamais la patrie des Corneille, des Lamartine et des Victor Hugo ! Sois l'âme de notre France littéraire ! Que ton souffle divin inspire ses enfans... et fasse naître des poètes dignes de leurs immortels ancêtres !!!



ENCOURAGEMENT

A UN JEUNE ARTISTE DRAMATIQUE

Courage, pauvre artiste... espoir, persévérance ?
Travaille avec ardeur ! travaille avec amour !
Ton nom, hier encor dans l'ombre et le silence,
Au rang des plus aimés doit prendre place un jour !

Que de la vérité ton geste, ta parole
Ne s'écartent jamais... tel est le vrai talent !
N'écouter que son cœur... est la meilleure école,
Et de plaire au public c'est le plus sûr garant !

Je ne sais rien de toi... que ton nom, ta figure ;
Tu pars... je ne pourrai sans doute te revoir ?
Garde toujours ces vers comme un heureux augure
Et comme un souvenir de ces jours pleins d'espoir !

. . . .

BOUTS-RIMÉS

Ange au regard pensif ! douce « *mélancolie* »,
Blanche sœur de l'amour... qui fais rêver au « *ciel* »....
A ton charme entraînant j'abandonne la « *vie* »
Qu'un destin malheureux empoisonna de « *fiel* » !

AMOUR ET POÉSIE !

Un soir, l'âme s'éveille
Aux baisers de l'amour !...
Comme une fleur vermeille
S'ouvre aux rayons du jour !

L'art et la Poésie
De ce dieu... frère et sœur,
En suave harmonie,
Transforment la douleur.

La nature a des charmes
Qui paraissent nouveaux,
Et les yeux ont des larmes
Qui les rendent plus beaux.

Les parfums qu'on respire
Semblent plus purs.... plus frais...
On sent naître un délire
Plein d'enivrants attraits !

Le fleuve de la vie
Contient encor des pleurs,
Mais sa surface unie
S'est couverte de fleurs !

Sur les bords de la rive,
Le saule aux longs rameaux,
Sous la brise plaintive
S'incline vers les eaux !

Pour l'âme poétique
Il n'est plus de secrets...
A la source magique
Elle puise à longs traits !

Elle plane sur terre,
Et l'azur étoilé
Cesse d'être un mystère,
Dont le ciel s'est voilé !...

. . . .
. . . .

Puis, un beau jour se lève
Et lui montre une « sœur »...
Cet ange qu'elle rêve,
Sous le mot de « bonheur !!! »

LE DOUTE !

Voyez-vous ce point noir à l'horizon de l'âme ?
Il approche… il grossit… apporté par la lame
Que roule l'océan mugissant de nos cœurs !
A son lugubre aspect, on pâlit, on s'élance,
On voudrait repousser ce monstre qui s'avance,
Avide de nos pleurs !

Ah ! c'est qu'il est affreux de sentir sa pensée,
Des délices du ciel à son matin bercée,
Dans ce chaos sans nom descendre lentement
Par le doute envahie… On la voit chancelante,
D'ombre en ombre flotter… incertaine, tremblante,
S'épuisant vainement !

Il n'est plus de repos, d'amour, de confiance,
Pour l'âme ainsi frappée en sa chère croyance ;
Pour elle tout est nuit, désespoir et terreur !
Elle emporte partout le trait qui l'a blessée ;
Elle voudrait mourir… mais, hélas ! la pensée
Vit malgré la douleur !!!

. . . .

AUTREFOIS !

Autrefois, le matin, ma première pensée
Souriait au bonheur que promettait le jour !
Et du soleil levant qui dorait ma croisée,
Gaîment je saluais le bienfaisant retour !

La jeunesse, l'espoir, l'amour, la poésie
Rayonnaient dans mes yeux, faisaient battre mon cœur,
Et je sentais en moi rouler des flots de vie
A défier la mort... à braver la douleur !

Chaque moment du jour m'apportait une joie,
Mon esprit tout entier se donnait au plaisir ;
Le temps, qui m'emportait dans cette douce voie,
Se plaisait à combler mon plus secret désir !

. . . .

Doux rêves de bonheur ! délicieuse ivresse !
N'êtes-vous plus pour moi qu'un pâle souvenir ?
Et faut-il désormais que mon âme en détresse
Pleure sur le passé... le présent, l'avenir ?...

. . . .

Mais lorsque nos beaux jours font place à la souffrance,
Que de mille tourments le cœur est agité,
Ne nous reste-t-il pas un rayon d'espérance,
Un refuge, un secours dans l'idéalité ?...

Laisse ici ton fardeau, prends ton vol, ma pensée ;
Va... traverse l'espace et monte jusqu'au ciel...
Tu goûteras là-haut la céleste rosée ;
Sur notre globe, hélas ! toute coupe a son fiel !!!

. . . .
. . . .

LE SOIR !

Quand l'ombre de la nuit,
Vague et mystérieuse,
Vient s'étendre sans bruit
Sur l'onde vaporeuse ;
Sous le ciel étoilé
Quand la brise soupire,
Le cœur le plus voilé
Souvent se laisse lire !...

L'indécise lueur
Qui tombe des étoiles
Transforme la couleur
Sous de pudiques voiles ;
Chaque objet, à nos yeux,
Prend une forme étrange...
L'âme s'élève aux cieux,
Sur les ailes d'un ange !...

C'est l'heure où de l'amour
La voix se fait entendre,
D'un accent tour à tour
Impérieux... ou tendre !...
Brûlant et parfumé,
Son souffle nous enivre ;
Dans un air embaumé,
Heureux... on se sent vivre !

Oui, cette heure du soir
Est celle où l'âme éprise
S'élance avec espoir
Vers l'amante promise ;
Celle où l'expansion
Devient mystérieuse,
Et l'exaltation
Douce... et voluptueuse !...

O nuit ! que pour mon cœur
Tu possèdes de charmes !...
Ton voile protecteur
Cacha parfois mes larmes...
Ton silence imposant
Porte à la rêverie ;
A ton attrait puissant,
L'âme cède attendrie !...

. . . .

Heure où le souvenir
A l'intime espérance
Semble un instant s'unir
Pour calmer la souffrance !
Heure riche d'amour,
Riche de poésie...
Quand va finir le jour,
Reviens, heure bénie !

LE RETOUR DE L'HIRONDELLE

Te voici de retour, hirondelle que j'aime ;
Te voici de retour, présage du beau temps !
L'abri que tu choisis chaque année est le même ;
Tu reviens en ces lieux pour fêter le printemps !
Que nous rapportes-tu de ton lointain voyage ?
Est-ce un pressentiment de jours moins douloureux ?
Ces mois fleuris d'été seront-ils sans orage
Pour nos cœurs malheureux ?...

Pourquoi nous fuir ainsi ? Quelle est cette patrie
Préférable à la nôtre, et que tu sus trouver ?
Ah ! que ne suis-je toi ! ta retraite chérie
Doit être près du ciel qu'on se plaît à rêver !!
Pauvre oiseau, je t'envie... et mon âme enchaînée
Voudrait prendre son vol comme tu prends le tien ;
Sous ces liens de chair, Dieu l'a-t-il dondamnée
A se débattre en vain ?...

Ce Dieu qui te créa fidèle et confiante,
Qui te donna pour bien la sainte liberté,
Ne peut vouloir ainsi de l'âme impatiente
L'éternelle douleur... pour prix de sa beauté !
Viendra le jour enfin où, franchissant l'espace,
Comme toi, bel oiseau, cette âme volera...
Et les cieux s'ouvriront pour lui montrer la place
Qu'elle méritera !!!

UNE PROMENADE EN MER !

En Bretagne, août 18...

C'était sous un beau ciel... par une douce brise,
Et l'étoile du soir brillait au firmament !
La ville se noyait dans une brume grise ;
Nous glissions sur la mer emportés doucement !

La lune regardait... et paraissait surprise
De nous voir affronter un pareil élément !
La crainte des dangers sur nous n'avait point prise,
La jeunesse et l'amour... nous guidaient follement !

Et nous rêvions tous deux... Soudain le vent s'élève,
Notre barque chancelle... Adieu notre beau rêve ;
Les vagues en roulant nous éloignent du port !...

« Enfants, où courez-vous ? » dit une voix puissante,
Qui dissipa bientôt notre terreur naissante.
« *Sans vous, mon vieux Breton, nous allions à la mort !!!* »

LE CHAT, LE CHIEN & LE PERROQUET

NOUVELLE



LE CHIEN, LE CHAT ET LE PERROQUET

NOUVELLE

Ils étaient trois. — Le chien. Je commence par cette bonne bête, qui, fidèle ami de l'homme, s'attache si facilement et si vite à son maître, que ce dernier soit jeune ou vieux, beau ou laid, doux ou brutal.

Le chat, cet animal indispensable dans un ménage, où, sans lui, les rats et les souris absorberaient tout ce que les habitants de la maison ont déposé pour leur nourriture quotidienne.

Le perroquet ! Oh ! celui-là, je vous le livre comme étant l'animal le moins utile de la terre ; mais, que voulez-vous ? il est le favori de la maîtresse du logis, qui se complaît à l'entendre réciter du matin au soir ce qu'elle s'est donné tant de peine à lui apprendre.

Le chien, se considérant comme le second maître de céans... et préposé à la garde de toutes choses, ne

voulait d'abord souffrir sous le même toît que lui aucune créature animale. Mais voilà qu'un jour un pauvre petit chat abandonné s'en vint miauler au seuil de la porte d'une façon si pitoyable que maître chien, qui tout d'abord s'était élancé du foyer pour lui casser les reins, fut pris de pitié, et, fermant les yeux sur la hardiesse de cet intrus, s'en retourna devant le feu ; et, sans perdre de vue le petit mendiant, il fit tout son possible pour sauvegarder sa propre dignité en ne paraissant pas voir que le chat, encouragé par cette indulgence, avançait doucement, et finalement se plaçait dans un coin de l'âtre sans plus miauler, mais observant au contraire la plus grande humilité et le plus profond silence.

Quelques jours après cette prise en possession, le chien et le chat étaient les meilleurs amis du monde, et si, de la table des maîtres, tombait un morceau de choix, on voyait le gros épagneul faire semblant de n'avoir rien vu, afin de laisser son faible compagnon saisir la bouchée et se sauver en grondant dans un coin pour la dévorer à son aise.

O charité ! où vas-tu te loger ?...

. . . .

Mais il y avait quelque chose qui prenait sur les nerfs du bon chien ; c'était le cri aigu du perroquet et

son éternel refrain : « *Tom, ici !* » Cet animal, comme tous ceux de son espèce, avait, parmi ce qu'il entendait dire, tout particulièrement retenu et affectionné cette phrase impérative : « *Tom, ici !* »

Oh ! que de fois le pauvre chien, sommeillant tranquillement, s'était tout-à-coup levé sur son séant à cet appel qui lui semblait venir de la bouche de ses maîtres ! Malgré les bons sentiments que contenait son cœur de chien, il s'était dit : « Ah ! celui-là, s'il descend un jour de sa cage, avec quel plaisir et quel soulagement je lui romprai les os !... »

Voilà qu'un beau matin, où le soleil de mai pénétrait dans la maison par toutes ses ouvertures, le perroquet fut pris d'une folle envie de se promener au bel air et de voltiger de branche en branche sur les arbres qu'il apercevait au dehors ; il examina sournoisement si la porte de sa cage était bien fermée... O bonheur ! elle n'était que poussée contre les barreaux ! Vite, il s'appuie, et du bec et des pattes, si bien qu'il parvient à l'ouvrir et à se glisser le long de la cage en s'accrochant aux fils de fer ; puis, il prit son élan pour s'envoler. Mais, hélas ! accoutumées à ne pas servir, ses ailes lui refusèrent l'usage qu'il en attendait, et le malheureux captif tomba lourdement sur le sol.

Tom, qui se prélassait au soleil sur le seuil de la porte, se retourna brusquement à ce bruit insolite, et,

voyant son tyran sur le pavé, il éprouva la plus grande des satisfactions haineuses. « Ah ! maudit bavard, dit-il, comme je vais te croquer ! »

D'un bond, il s'élance vers l'oiseau... Mais, ô surprise, le pauvre perroquet, réfugié sous un buffet, s'écrie d'un ton si humble et si doux :

« *Allons, Tom, pas de pattes... viens ici, mon bon chien.* »

A ces mots, répétés avec l'inflexion de la voix du maître alors qu'il caressait son chien, la bonne bête hésite, recule... et s'en va quérir la fille de la maison, occupée dans le jardin : il la tire par ses jupons, lui fait entendre qu'on a besoin d'elle au logis. Elle suit le chien, et, voyant le perroquet sous le buffet, elle comprend la position, saisit l'oiseau et le remet en cage avec force remontrances. Le chien, comprenant aussi qu'il avait fait, non seulement son devoir, mais encore une action généreuse, saute autour de la jeune fille, qui, lui rendant ses caresses, se dit tout bas :

« *Tout de même, Tom est une bonne bête !* »



LE BOUQUET DE VIOLETTES

Pauvre petit bouquet,
Si frais et si coquet
Lorsque je le cueillis sur sa modeste plante ;
A rester sur mon cœur,
Il perdit sa fraîcheur,
Sa grâce, son attrait, son odeur enivrante...
Mais, tout flétri qu'il est,
Le voici... c'est un « *prêt* »...
« *Prêter* » n'est pas « *donner* ». Vous devez vous attendre
Qu'un regret me prendra
Et qu'un beau jour viendra
Où je voudrai le voir... peut-être le reprendre !...

A UN FRÈRE !

Tu vas partir, Raoul... tu vás partir, mon frère :
Plus seule que jamais, je vais sur cette terre
Poursuivre mon chemin !...
Tu ne seras plus là, soutenant mon courage
D'un mot... ou d'un regard... et quand viendra l'orage,
Qui me tendra la main ?...
. . . .
. . . .

TOUJOURS TOI !

FANTAISIE LITTÉRAIRE

Quand la nuit se répand sur toute la nature,
Quand la brise du soir dans les feuilles murmure,
Je pense à toi !...
Quand le soleil a fui sous la voûte azurée,
Que de pâles lueurs la terre est éclairée,
Je pense à toi !

Quand le souffle du vent dans mes cheveux se joue,
S'il caresse mon front et glisse sur ma joue,
Je pense à toi !
Quand mon regard distrait suit le sombre nuage
Et quand j'entends au loin le bruit sourd de l'orage,
Je pense à toi !

Quand l'hirondelle passe et de son vol rapide
Franchit comme l'éclair l'espace toujours vide,
Je pense à toi !
Quand l'oiseau gracieux dans son gentil langage
Raconte ses amours cachés sous le feuillage,
Je pense à toi !...

. . . .

Seule au milieu des miens, quand se fait le silence,
Que nul bruit n'interrompt les douleurs de l'absence,
Je pense à toi !
Quand le doigt du sommeil vient fermer ma paupière,
Quand ma bouche sans voix murmure une prière,
Je pense à toi !

Si dans un songe heureux j'entrevois une image,
Un rayon de bonheur inonde mon visage,
C'est toujours toi !...
Un cri d'amour répond à ta voix qui m'appelle
Et mon âme brisant son entrave mortelle
Vole vers toi !!!

LA MÉDISANCE

POÉSIE DÉDIÉE A LA FEMME !

Pourquoi de tant d'attraits, pourquoi de tant de grâces,
Détruire le charme en un jour?
Et pourquoi dans nos cœurs effacer de leurs traces
Toute espérance de retour !...

Sur vos lèvres voit-on un gracieux sourire
S'épanouir comme une fleur,
Il se change bientôt en sardonique rire...
Qui porte avec lui la douleur !

Un mot dans votre bouche est un arrêt qui tue
Ou qui flétrit un avenir !...
Mais il importe peu... votre âme à peine émue
N'en garde pas le souvenir !

Cependant la nature, en généreuse mère,
Vous a prodigué ses bienfaits,
Et ce titre de « femme », en ce monde éphémère,
Est plein de douceurs et d'attraits !

Oui, ce titre devrait réunir en lui-même
L'amour, la grâce, la bonté !
Et la douce indulgence est toujours ce qu'on aime
A voir se joindre à la beauté !

Mais, hélas ! ce n'est point ainsi qu'agit la femme,
Et ces trésors si précieux
Parfois n'empêchent pas que sans remords son âme
Se livre aux désirs envieux !

L'Envie... horrible spectre au visage livide,
Enlacé de mille serpents...
Vient envahir son cœur, et son poison perfide
Détruit les plus doux sentiments !

L'amour-propre offensé venge sur la victime
Sa juste infériorité ;
Il suffit à ses yeux d'avoir commis le crime
D'innocente rivalité !...

Dans un cercle brillant, le regard étincelle,
De l'une à l'autre, insolemment,
Il vole sans pudeur... Soudain, sur la plus belle,
On le voit tomber brusquement !

Malheur... malheur à toi... victime infortunée !
Tu paieras cher ta royauté !
La faveur d'être un soir la beauté couronnée
Te livre à la méchanceté !...

. . . .

Que de nobles vertus, que de tranquilles vies,
Hélas ! sans remords, sans pitié,
Deviennent le jouet de lâches calomnies...
Sous le manteau de l'amitié !!!

—

LA SŒUR DE CHARITÉ

De tous les dévoûments que possède la femme,
Il en est un surtout dont s'étonne notre âme ;
C'est celui de la « Charité » !
Se consacrer à Dieu n'a rien de bien étrange,
Car c'est l'état heureux qu'on partage avec l'ange,
C'est de l'amour la volupté !

Mais se donner à tous, et, prodiguant sa vie,
Courir de l'un à l'autre, adoucir l'agonie
Dans la chaumière ou le château ;
Ne prendre du repos que le plus nécessaire,
Ne pas songer à soi, ne point désirer plaire,
Voilà le rôle le plus beau !

Supporter les dégoûts et les odeurs malsaines,
Encourager le faible et partager ses peines,
Le regard toujours souriant !
En toute occasion garder la patience,
Prévoir tout accident, suivre de la science
Les conseils ou l'ordre en priant !

Donner au jeune enfant mêmes soins qu'à la mère,
Et si l'enfant s'en va... d'une douleur amère,
Calmer le trop bruyant transport !
Il n'est point ici-bas de genre de souffrance
Qu'on ne calme d'un mot... ce mot, c'est « *Espérance !* »
Il est plus puissant que la mort !

Puis, au champ de bataille, au milieu du carnage,
Entendre sans effroi, le cœur plein de courage,
Les soupirs, les cris des blessés...
Regarder sans mourir d'horribles déchirures,
Aider les médecins, tenir les ligatures,
Soulever les membres brisés !...

. . . .

Dites, où prenez-vous une force semblable ?...
Qui peut vous soutenir à l'heure redoutable,
Pauvres sœurs de l'humanité ?
La foi, l'amour, l'espoir, le Dieu qui les regarde,
Et la Vierge qui prie... et l'ange qui les garde
Dans leur tâche de charité !!!

Poursuivez votre route, ô femmes vertueuses !
Le ciel est avec vous... car vos âmes pieuses
Nous prodiguent tous les secours.
Devant votre bonté... votre douce influence,
Le Mal est impuissant... Notre reconnaissance
Vous est acquise pour toujours !!!

LE RETOUR DES PÊCHEURS BRETONS

PAR UN JOUR D'ORAGE

Entendez-vous ces cris... ces sinistres clameurs...
Voyez-vous s'agiter cette foule empressée ?
Ecoutez ces accents dont notre âme est glacée,
Et volez au secours de ces pauvres pêcheurs !

Des femmes, des enfants, on voit couler les pleurs ;
Du père... du mari... la vie est menacée,
Par les flots mugissants la barque est défoncée ;
De la mort seront-ils ou vaincus ou vainqueurs ?

Faire naufrage au port ! quelle horrible torture !
De leur chère maison, ils voyaient la toiture...
Le bonheur était là... leur cœur touchait au but !

Mais l'éclair a brillé... Sur eux la foudre tombe.
Qui va les arracher à cette immense tombe ?
A la Reine des Flots... ils devront leur salut !!!

. . . .

Juillet 18...

FLEURETTE

IDYLLE

—

L'Illusion

FLEURETTE !

IDYLLE

Lecteur, ne me demandez pas
Dans cette modeste bluette,
Plus qu'on ne trouve en la fleurette
Que l'on écrase sous ses pas...

L'Auteur.

I

Quand j'étais jeune fille,
J'avais un amoureux,
Qui, me trouvant gentille,
Me faisait les doux yeux !...

Il avait la richesse
Avec des cheveux blancs ;
Moi ! j'avais la jeunesse
De mes quinze printemps !

Je m'appelais « *Fleurette* »
Et... c'était un « marquis, »
J'avais une cornette
Et lui... de beaux habits !

Il avait un carosse
Tout reluisant d'argent...
Et notre pauvre rosse
Trottinait en boîtant.

. . . .

Pourtant à la chaumière
Il s'en vint un beau jour,
Dire à mon frère Pierre
Ses projets... son amour :

« A Fleurette, je donne
« — Dit-il en nasillant —
« Cette bourse qui sonne
« Et ce joli brillant !

« Je l'emmène à la ville,
« Je ferai son bonheur...
« D'un sort riche et tranquille
« J'assure votre sœur.

. . . .

« Ah bah ! » répond mon frère,
Qui n'était pas un sot,
« Suivant votre manière
« Faut-il vous prendre au mot ?

« M'est avis que Fleurette
« Qui n'a que son honneur,
« Est riche, la pauvrette,
« Plus riche qu'un seigneur !

« Son cœur n'est point à vendre ;
« Son amour est un bien
« Auquel on peut prétendre
« En demandant sa main !

« Vous avez la noblesse
« Et nous la pauvreté ;
« Mais la grande richesse
« Est dans l'honnêteté ! »

. . . .

Vous le voyez sans peine
Il n'était pas malin,
Celui qui, la main pleine,
Sondait notre terrain !

Tout pâle de colère
Il s'en alla confus,
Jurant contre mon frère,
Maudissant son refus...

Et moi, jeune fillette,
Je compris un matin,
Que j'aimais en cachette
Mon jeune et beau cousin !...

. . . .

II

Oh ! oui, j'aimais Guillaume,
Mon Guillaume adoré...
Et son petit royaume
Par le soleil doré !

J'aimais sa maison blanche,
Ses fleurs et son grand chien...
Sa veste du dimanche
Qui lui faisait si bien !

Ses beaux yeux, son sourire,
— Car Guillaume était beau —
Me laissaient toujours lire
Un langage nouveau...

Ah ! que j'avais de peine
A contenir mon cœur,
Quand ma main dans la sienne
Frissonnait de bonheur !

Bientôt nos destinées
L'une à l'autre au saint lieu,
Allaient être liées
Pour toujours devant Dieu...

. . . .

III

Un soir à la fenêtre,
Je rêvais doucement...
Quand je vis apparaître
Mon noble et vieil amant !

Son fringant équipage
Brillant comme un éclair...
Traversa le village
En mettant tout en l'air ;

Mais, devant la chaumière,
Le marquis descendit ;
Beau comme la lumière ;
D'un air grave, il me dit :

« A vos pieds, ô Fleurette,
« Vous voyez un époux ;
« Cruelle bergerette,
« Me refuserez-vous ? »

. . . .

Et moi, toute tremblante,
Je répondis : « Seigneur,
« De Guillaume l'amante
« Ne peut donner son cœur ! »

IV

Aujourd'hui, les Guillaume
Riches comme des rois,
Augmentent leur royaume
De longs prés, de grands bois !...

Car malgré sa folie
Le marquis était bon ;
Près de quitter la vie
Il voulut faire un don !

Aux enfants de Fleurette
Il donna tout son bien.

Et de cette amourette
Ainsi tout finit bien !...

. . . .

. . . .

Sur la tombe où repose
Le seigneur du pays,
On voit fleurir la rose
Mêlée avec le buis !...

L'ILLUSION !

En ce monde éphémère où tout n'est que douleur,
Regrets, déceptions, espoir souvent trompeur ;
L'âme pleure et gémit sous ses terrestres chaînes,
Elle voudrait quitter pour d'immortels domaines
Son étroite prison... matériel fardeau,
Car le corps, sur ce globe, est pour l'âme un tombeau !
Dans un astre inconnu... dans un espace immense
Elle rêve l'amour au milieu du silence ;
Elle rêve une sœur modèle de beauté,
Songe voluptueux de l'idéalité ;
Elle rêve un ciel pur, un firmament limpide
Que ne peut obscurcir la tempête perfide ;
Sous ce ciel enchanteur la terre est un jardin
Où tout ce que l'on voit est suave et divin...
La rose est sans épine, et jamais ne s'effeuille,
Le fruit est toujours mûr pour la main qui le cueille ;
Des anges, des élus, c'est enfin le séjour,
Et l'air qu'on y respire est imprégné d'amour !
Eden mystérieux où vole la pensée
Et d'où l'espoir descend en gouttes de rosée,
Qui raniment le cœur que le temps a vieilli
Et rendent la couleur au front qu'il a pâli !

. . . .

Ce songe n'est, hélas ! qu'une douce chimère,
Et la réalité parfois est bien amère...

L'âme enchaînée au corps doit souffrir ici-bas
Au choc des passions qui ne l'épargnent pas ;
On la sent jeune encor, brisée, anéantie ..
Sa juvénile ardeur lui fut trop tôt ravie...

. . . .

Ah ! que te reste-t-il de ces dons précieux,
De cette riche dot qui te venait des cieux ?
Pauvre âme, as-tu gardé la perle la plus pure,
Ta croyance d'enfant, blanche et rose parure ;
S'il t'en reste une seule, au temps cache-la bien,
Comme on cache un trésor premier et dernier bien !
Fût-ce une illusion... cette douce croyance
Est notre bouclier... notre intime espérance ;
De notre cœur blasé bientôt elle s'enfuit
Et de son abandon naît le doute ou la nuit...
Pour nous, pauvres humains, c'est le bonheur en songe,
C'est la réalité confondue au mensonge ;
C'est un rayon céleste, un éclair radieux,
Qui sait franchir l'espace et briller à nos yeux !
La sentir nous quitter c'est perdre la lumière,
Et se voir, tout vivant, clouer dans une bière !

. . . .

LA CAPTIVE !

. . . .

Si je suis leur captive,
Si je ne puis voler
Vers cette belle rive
Dont j'aime tant rêver !
Ah ! du moins, ma pensée
N'est point en leur pouvoir ;
Elle est trop haut placée
Pour qu'ils puissent la voir !

Ils ne peuvent la suivre,
Quand, fuyant l'avenir,
Entière elle se livre
Au plus doux souvenir !
Ils ne peuvent surprendre
Aucun de ses secrets...
Ils ne peuvent entendre
Ses pleurs et ses regrets !

. . . .

. . . .

DÉSESPÉRANCE !

O temps impitoyable !
Grâce... arrête ton cours !
Sous ta faulx redoutable,
Je sens tomber mes jours...

Oui... je sens de ma vie
S'effeuiller le bonheur !
Ma joie évanouie
Fait place à la douleur !

Ces longs mois de tristesse
Qui me sont destinés,
Dans une douce ivresse
Les avais-je oubliés ?

Quand je vis dans mon âme
Luire un rayon d'espoir,
Me faut-il, pauvre femme,
Ne plus l'apercevoir !

Dans un brûlant délire
Je me pris à rêver,
Ce que sous un sourire
Il me faudra cacher.

Adieu donc, ô beau songe !
Tu vas fuir sans retour ;
Ah ! tu n'es que mensonge
Quand tu promets l'amour !

Et toi, douce espérance,
Quand tu berçais mon cœur
Pour calmer ma souffrance,
Tu n'offrais qu'une erreur !

Adieu, belle jeunesse
Riche d'illusions ;
Adieu, jours pleins d'ivresse,
Tendres émotions !

Si pour moi dans la vie
Il n'est plus de bonheur,
Pour une autre patrie
Je veux fuir la douleur !

. . . .

O temps impitoyable,
Marche... poursuis ton cours ;
Que ta faulx redoutable
Vienne trancher mes jours !

BOUQUET

Offert a Mme Marie LENOIR

Au jardin de mon âme,
Trouverai-je une fleur
Digne de vous, Madame,
Digne de votre cœur ?

En vain, je les rassemble ;
En vain je veux choisir,
Rien d'elles ne me semble
Répondre à mon désir !

J'aime la violette
La plus humble des fleurs ;
Mais sa sombre toilette
Nous rappelle nos pleurs !

Des blanches aubépines
S'effeuillant sous le vent,
Nous craignons les épines
Qui piquent trop souvent !

Le lys est magnifique ;
Mais hélas ! sa splendeur,
Son rôle honorifique,
Font tort à sa candeur

La rose est bien jolie,
Elle a tous les attraits !
Mais sa trop courte vie
Nous laisse des regrets !

La Reine-Marguerite
Fleur native des champs,
Possède le mérite
De vivre plus longtemps.

. . . .

L'embarras est extrême,
Je n'ai pour en sortir
Qu'à les joindre quand même,
Et puis... vous les offrir !

Agréez-les, Madame,
Ces imparfaites fleurs ;
Pour elles je réclame
Vos soins et vos faveurs !

. . . .

DÉCEPTION !

Qui de nous n'a connu cette douleur cruelle
De se voir préférer un plus petit que soi,
Alors que nous sachant une valeur réelle
En l'humaine équité nous mîmes notre foi ?

Qui de nous ne s'est dit devant une injustice :
« A quoi sert le talent s'il passe inaperçu ?
« Si le pauvre d'esprit doit, par quelqu'artifice,
« Recueillir un succès dont mon cœur est déçu. »

Pourquoi cette faveur et cette préférence !
L'impartialité n'est-elle qu'un vain mot ?
La fortune, l'audace et même l'insolence
Seront-elles toujours la puissance du sot !

Le « caprice » est un roi qui règne sans partage ;
« Plaire » est une faveur qu'on ne discute pas.
Le « faux » est recherché ; le « vrai » n'a l'avantage
Qu'autant qu'il sait régner par les mêmes appas.

La « raison, » la « vertu, » toujours fort ennuyeuses,
Ne sauraient obtenir un peu d'attention ;
Tout à la fantaisie... aux cadences joyeuses ;
Quant au « mérite » il n'est que dans l'illusion !
. . . .

Ah ! viens me consoler, Muse pleine de charmes,
Viens... par ton harmonie endormir mes douleurs ;
Viens ranimer l'espoir refroidi par mes larmes,
Viens ! nous leur ravirons quelques suaves fleurs !

LES DEUX CHANDELIERS

NOUVELLE



LES DEUX CHANDELIERS

NOUVELLE

I

Dans une salle à manger bourgeoise, sur une cheminée en marbre ordinaire, accompagnant une pendule assez riche, comparativement aux autres meubles de la pièce, deux flambeaux en cuivre doré étaient posés depuis le matin de ce jour.

Ces chandeliers ne manquaient pas de cachet; du style Louis XV, ainsi que la pendule, ils faisaient bonne figure et attiraient les regards des personnes qui allaient et venaient dans la maison.

Après le repas du soir, et lorsque les maîtres du logis eurent quitté la salle pour se retirer dans leur chambre à coucher, ceux qui auraient eu la faculté d'entendre et de comprendre le langage des objets pourraient raconter le dialogue suivant :

Le flambeau de droite, prenant la parole, dit à son compagnon :

— Ah ! pauvre ami, où sommes-nous ? et dans quel taudis avons-nous été transportés !... Quel contraste avec notre première demeure !...

— Mais, répondit le flambeau de gauche, en quoi nous vois-tu si mal hébergés ?

— Comment, tu me le demandes ! Souviens-toi de notre splendeur native, et du temps où, tout nouvellement créés et dorés, nous éclairions les magnifiques soupers des comtes de Brézé... des ducs de la Prade... et de la gentille baronne de Luçon ? Ah oui ! je le dis, c'était le bon temps, celui-là ! En avons-nous vu de ces brillants cavaliers et de ces jolies marquises aux cheveux poudrés, aux pieds mignons, aux paniers d'osier, recouverts de luxueuses étoffes brochées !...

— Et tu regrettes tout cela, toi ?

— Pourquoi pas ! On s'amusait à cette époque-là, tandis que maintenant...

— Tu t'ennuies donc, camarade ?

— Pas encore, mais je suis sûr que, dès demain, ce sera d'un triste à dormir jour et nuit.

— Ça ne pourra pas être plus maussade que les vingt années que nous avons passées chez le brocanteur dont on nous a retirés ce matin. Il y venait des clients, il est vrai, qui nous marchandaient et nous tournaient sur tous les sens ; mais leur visite se terminait toujours par ces mots : « Pas assez frais,

trop chers, etc., etc., et il nous fallait ainsi à chaque instant renoncer à une vie nouvelle. »

— Eh bien, la voilà qui commence, notre nouvelle existence, et nous allons voir ce qu'elle nous réserve de surprises plus ou moins agréables.

— Allons, console-toi, reprit son compagnon, nous n'en aurons que plus de temps pour revivre de nos souvenirs.

— Tu y tiens donc toujours, à tes souvenirs ? en aurais-tu retrouvé de nouveaux ? Dis-les moi, alors, et cela me fera peut-être prendre patience.

— La figure de la jeune fille qui nous a nettoyés avec tant de soin tantôt, m'a rappelé celle d'une autre, pauvre créature, dont tu ne dois pas avoir tout-à-fait oublié la triste histoire, — Mariette Montier, — la femme de chambre de Madame de Luçon ?

— Oui... c'est vrai, elle était gentille celle-là ; j'aimais à passer par ses jolies petites mains si adroites et si blanches... Et tu dois en savoir plus long que moi sur son compte, car c'était toujours toi qu'elle emportait quand elle quittait la salle à manger.

— Oui, et un beau soir elle me laissa tomber sur le seuil de sa chambre, en y apercevant Monsieur André de Léris, le neveu de Madame la baronne.

— Tiens, tiens ; conte-moi donc cela.

II

— Au cri d'effroi jeté par la jeune fille, continua le chandelier, Monsieur André s'approcha d'elle, et lui dit :

— Ne craignez rien, Mariette, je ne vous veux aucun mal...

Je vous attendais pour vous parler de ma cousine Marguerite, que je ne puis entretenir comme je le voudrais, à cause de sa mère, vous le savez ?

— Oui, oui je sais, Monsieur André, que Madame la baronne ne veut pas entendre parler de mariage entre vous et Mademoiselle... Pourquoi vous obstinez-vous à la courtiser, puisque cet hymen ne peut s'accomplir?

— Pourquoi, Mariette ? Mais tu n'as donc jamais aimé, que tu sembles croire que l'on peut arracher si facilement de son cœur l'amour qui l'a envahi.

— Ah! moi, Monsieur, c'est très vrai, que je ne suis pas à même de connaître ces choses-là...

Mais il est certain que votre persévérance dans ce projet causera un malheur!... Et si Madame découvrait cette intrigue, elle remettrait tout de suite Mademoiselle Marguerite au couvent.

— Mais, c'est bien pour cela que je prends tant de précautions, afin qu'elle ne sache rien !

— Oui, et c'est moi que vous risquez de compromettre et de faire chasser de cette maison... et vous n'ignorez pas que je suis orpheline... et si je partais à cause de vous, il ne me faudrait pas songer à trouver une bonne place, car Madame ne donnerait certainement que de mauvais renseignements sur moi, et puis j'ai mes raisons personnelles pour désirer rester toujours ici...

— Oh! je m'en doute — reprit André en souriant — ton petit cocher, n'est-ce pas ?

— Lui... ou un autre, Monsieur, cela ne regarde que moi.

— Allons, ma petite Mariette, sois bien aimable. J'avais si confiance en toi, que je t'apportais une lettre pour ma cousine... tu vas la lui remettre de suite... veux-tu ?.. — lui dit André d'un air câlin. —

— Mais, Monsieur, comment voulez-vous, quand il est l'heure de dormir, que je traverse la chambre de Madame pour arriver à celle de Mademoiselle Marguerite ?.. En tout cas, il serait assez tôt de la lui donner demain... Et encore, je ne vous promets rien, parce qu'il me répugne beaucoup de me mêler de cette affaire.

— Tu ne sais donc pas — reprit André — que je

pars demain pour me rendre auprès de mon père qui est malade; et avant de partir, je désire avoir une réponse de Marguerite sur un projet que je lui soumets.

— Silence — dit tout-à-coup Mariette, — j'entends du bruit dans le corridor... on approche... on vous aura entendu... c'est Madame la baronne, je la reconnais au pas... Ah! mon Dieu, si elle allait entrer ici !.. que penserait-elle en vous y voyant?..

— N'aie pas peur Mariette, je vais me cacher sous ce grand rideau.

André s'élança et n'eut que le temps de laisser retomber sur lui l'étoffe qui ne l'abritait qu'insuffisamment.

Mariette se précipita vers la porte pour tirer le verrou... mais il était trop tard, la baronne entrait, et d'un regard soupçonneux, elle parcourait la chambrette de la jeune fille, qui, toute pâle et tremblante, ressemblait plutôt à une coupable qu'à une innocente.

— Mariette « lui dit Madame de Luçon » allez au salon me chercher le livre qui est resté sur le guéridon.

— Madame n'a donc pas sonné? « dit la pauvre fille » plutôt que de prendre la peine de venir ici?

— J'avais des raisons pour ne pas sonner — répondit la baronne d'un air glacial. —

Allez... et faites ce que je vous dis.

Aussitôt Mariette sortie, Madame de Luçon s'élança droit au rideau qui laissait si bien deviner la présence de son hôte.

— Allons, mon neveu, sortez donc de votre cachette, et dites-moi ce que vous faites ici...

— Mais ma tante... je... j'étais venu pour...

— Pour ?.. reprit la baronne d'un ton fort peu encourageant — pour... Mariette... ou pour Marguerite ?

— Oh! ma tante — dit le jeune homme — quelle idée avez-vous...

— Cependant, c'est l'une ou l'autre... Vous veniez pour passer un moment agréable avec Mariette ou pour solliciter ses services entre vous et ma fille.

Le jeune homme, fort embarassé, comprit la double conséquence de sa présence dans la chambre de la jeune servante, et perdant la tête, il balbutia des mots sans suite qui ne firent qu'augmenter l'irritation de Madame de Luçon.

— Eh bien, mon neveu, répondrez-vous à ma question ?

— C'était... c'était, dit le malheureux garçon, c'était pour Mariette.

A ces mots prononcés à mi-voix, la jeune fille qui rentrait dans la chambre, et qui avait tout entendu, tomba à la renverse en jetant un cri déchirant.

— Demain, à la première heure, Mariette, vous sortirez d'ici ; — faites votre malle, et que je ne vous revoie jamais — dit la baronne.

Le jeune homme, qui n'avait pas mauvais cœur, voulut relever la pauvre accusée, mais Madame de Luçon se mit entre eux et dit :

— Elle se relèvera bien toute seule; sortons, je le veux...

III

Le lendemain matin, Mariette était encore étendue sur le carreau, quand l'une des femmes de service vint à passer devant la porte entr'ouverte; elle aperçut la malheureuse, la releva, appela du secours. On la coucha et l'on fit un grand feu pour réchauffer son corps glacé. Mais lorsqu'elle reprit ses sens, le délire se déclara. — On fit venir un médecin.

— C'est une fièvre cérébrale, — dit-il, — et cette jeune fille est très mal... Il faut avertir ses parents...

— Elle est orpheline, Monsieur, lui fut-il répondu.

Alors, — dit le médecin, — prévenez Madame la baronne que je désire lui parler, car il y a de grands soins à donner à cette malade.

Que se passa-t-il entre le médecin et Madame de Luçon ? Toujours est-il qu'on entendit cette dernière lui répondre en le reconduisant :

— On va faire le possible, docteur, mais je vous le répète, cette malheureuse ne mérite l'intérêt de personne. Elle devait partir ce matin et je suis fort ennuyée de ce contre-temps.

. . . .

En vain les soins les plus nécessaires furent donnés à Mariette. Trois jours après cette déplorable scène, elle rendait le dernier soupir...

Marguerite, qui avait un cœur d'or, avait passé presque tout son temps auprès de la jeune femme de chambre, qui, une heure avant sa mort, avait repris assez de connaissance pour dire tout bas à Marguerite :

— Ah ! Mademoiselle, je meurs pour vous... prenez garde à Monsieur André...

Elle n'acheva pas ; un prêtre entrait pour l'assister à ses derniers moments.

Ces paroles incompréhensibles de la mourante ne furent expliquées à Marguerite qu'au retour de son cousin, qui avait quitté la maison quelques heures après la découverte de son imprudence.

Cet évènement refroidit beaucoup les amours des deux jeunes gens. S'ils se trouvaient seuls un instant, il leur semblait voir apparaître le fantôme de la pauvre fille... et les mots qu'elle avait prononcés revenaient sans cesse à la mémoire de Marguerite.

André fut envoyé à l'étranger comme secrétaire

d'ambassade, et les années s'écoulant, il oublia son amour passager pour Mademoiselle de Luçon, qui, de son côté, s'éprit d'un colonel de dragons, et l'épousa.

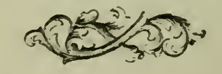
. . . .

— Eh bien, « reprit le flambeau narrateur » après quelques instants de silence, te souviens-tu maintenant du rôle que nous avons rempli, placés sur une table de chaque côté d'un crucifix à la tête du lit mortuaire de Mariette ?

Quoi qu'il puisse nous arriver dans cette maison, je me souviendrai plus que jamais de la fin si malheureuse de la pauvre victime, car la ressemblance qui existe entre notre jeune propriétaire et la morte me la rappellera tous les jours.

. . . .

J'ajouterai, comme chroniqueur, que cette ressemblance n'avait rien d'invraisemblable, car la famille qui possédait depuis si peu de temps ces deux flambeaux était alliée à celle de Mariette Montier. — C'étaient de jeunes cousins et cousines, qui ne se doutèrent jamais que les chandeliers nouvellement achetés par eux avaient été les témoins muets d'une partie de la vie de leur parente, et avaient éclairé ses derniers moments et sa chambre mortuaire.



AUX RÊVEURS.

SONNET.

Rêveurs... Vous l'avez dit : « La vie est un mystère ! »
Que depuis six mille ans... nul n'a su définir !
Celui qui nous créa, voulut que sur la terre
L'homme ne pût jamais lire dans l'avenir !

En vain nous scruterons cette insondable sphère.
A ravir ses secrets... qui pourrait parvenir ?
Dieu les retient cachés; sa justice diffère
Le sublime moment où l'exil doit finir !...

A quoi bon ce besoin de savoir... de connaître !
Et de sombres pensers... sans cesse nous repaître.
De ce chaos obscur jaillit par fois l'erreur;

Ah ! berçons-nous plutôt d'une douce espérance,
Aimons... prions... souffrons, et que notre souffrance
Au séjour des élus... nous vaille le bonheur !...

. . . .

JUMIÉGES.

SOUVENIR DES RUINES DE SON ABBAYE (1).

Sous notre ciel normand, près des bords de la Seine,
Avez-vous quelquefois remarqué dans la plaine
Ces gigantesques tours... ces débris précieux?...
Ce sont ceux d'un couvent d'immortelle mémoire
D'une antique abbaye inscrite à notre histoire...
Que recherchent encor les regards curieux!...

Comme tous j'ai voulu visiter ce rivage,
Saluer en passant ces restes du vieil âge;
C'était au mois de mai... par un radieux jour!
Parcourant les sentiers couverts de jeune mousse;
A l'ombre des sapins d'une senteur si douce...
Je me disais tout bas : « Quel triste et beau séjour!... »

La nature embaumée avait un air de fête;
Les oiseaux voltigeaient au-dessus de ma tête,
Chantant la liberté, la vie et le bonheur!...
Moi... prenant un poinçon, près d'un mur je m'avance;
J'y gravai lentement, dans ce demi silence
Ces poétiques vers... fruits d'un esprit rêveur :

. . . .

. . . .

(1) Ruines situées au bord du fleuve (Seine-Inférieure).

« Te reverrai-je encore, antique monastère ?
« Toi ! que le temps détruit de sa faux meurtrière !
« Te reverrai-je ? hélas, qui pourrait le savoir ?...
« Je vais d'un souvenir, laisser ici la trace...
« Sur ce pan de muraille... il va prendre une place..
« De l'y revoir un jour ! je veux garder l'espoir !

. . . .

« Salut, restes pieux !... blanches pierres brisées !
« Vous qui jonchez le sol sous les ans affaissées,
« Et que le sacrilège enlève aux saints tombeaux (1).
« Salut, riches blasons... vestiges de noblesse,
« De piété, de mort... de royale tendresse (2)
« Que les fleurs, les cyprès, recouvrent vos lambeaux !

« Quand le jour disparaît sous la voute azurée,
« Quand de vagues lueurs la terre est éclairée,
« Quel spectacle imposant vous offrez à nos yeux !
« Vers la pâle Phébé... s'élèvent les tourelles,
« Et la brise en passant effleure de ses ailes
« Leurs créneaux mutilés... et perdus dans les cieux.

. . . .

. . . .

« C'est ainsi que tout meurt, la beauté, la jeunesse,
« Le sourire... l'amour, l'espoir et la richesse :
« Tout s'enfuit d'ici bas, pour ne plus revenir !
« Et parfois cependant, d'une céleste flamme
« Un chaud et doux rayon... se glisse dans notre âme
« Et notre cœur éteint... s'agîte au souvenir ! ! !

(1) On y enlève beaucoup de pierres pour bâtisses.

(2) Agnès Sorel a été enterrée à Jumiéges.

AUX SCEPTIQUES !

Celui qui ne croit pas à l'immortelle vie,
Celui-là qui nous dit « que tout meurt avec nous »
Se ment-il sciemment ?... ou cette comédie
Lui sert-elle à cacher un sentiment jaloux ?...

Dans les replits secrets de son âme anxieuse
Le sceptique nourrit deux monstrueux serpents !
Le doute... et le remords... cette âme malheureuse
Dans le cœur des humains fait vibrer ses accents !

Puisqu'il ne croit à rien, un autre doit-il croire ?
Il sera bien plus sûr d'avoir toujours raison
Si, de l'avis de tous, et déchirant l'histoire
Toute croyance en Dieu... devient illusion !...

Mais, sans parler d'un Dieu que chacun considère
Suivant l'opinion que l'on se fait de lui ;
Sceptiques, dites-moi, que faut-il que j'espère,
Quand de mon cœur brisé tout espoir aura fui ?...

Quand nos jours sont comptés en cette triste vie,
Quand l'homme ne peut rien pour éviter la mort,
Quand il faut endurer la faim, la maladie,
Et n'attendre jamais un autre et meilleur sort ?

L'innocent, le coupable ont-ils même espérance ?
Le riche insouciant, le pauvre en ses labeurs ?
Nous faudra-t-il ainsi, sans but, sans récompense ?
Poursuivre ce chemin arrosé de nos pleurs ?

. . . .

Un poète l'a dit dans ses vers remarquables,
« *Non possum* » et ces mots ont réveillé ma foi !
Arrière « l'athéisme » et ses chants lamentables,
Le ciel nous est ouvert !... telle est de Dieu la loi ! ! !

A PIERRE CORNEILLE

ET

SOUVENIR DE BOIELDIEU !

A PIERRE CORNEILLE.

Parmi tous les héros de la littérature
Il en est dont les noms sont chers à notre cœur!
On est heureux et fier, alors que la nature
A choisi notre sol pour berceau d'un auteur!

Notre vieille cité... fut privilégiée,
Elle donna le jour à d'immortels talents!
Cette faveur insigne... et souvent enviée
Met comme une auréole au front de ses enfants!

O Corneille! ton nom, ta gloire impérissables,
Tes vers toujours puissants, toujours harmonieux,
Sont gravés dans nos cœurs en traits ineffaçables;
Et nous les redirons à nos petits neveux!

Nous irons visiter le lieu de ta naissance,
Simple et modeste asile où tu reçus le jour (1).
Le manoir, dans lequel s'écoula ton enfance (2)
Et qui reste entouré de respect et d'amour!...

(2) Pierre Corneille est né à Rouen dans une rue qui porte son nom.
(2) Petit-Couronne, près Rouen, visité par de nombreux touristes.

Le poète... et l'artiste... évoquant ta grande ombre,
Se donnent rendez-vous au champ du souvenir;
On les y voit tous deux... le premier grave et sombre,
L'un et l'autre rêvant un brillant avenir !...

Tu leur seras propice... et ton âme immortelle
Saura les protéger et les conduire au port !
C'est en suivant les pas d'un semblable modèle
Qu'on peut se faire un nom qui survit à la mort !...

. . . .

SOUVENIR DE BOIELDIEU !

PIÈCE PRÉSENTÉE ET COURONNÉE AU CONCOURS
DE L'ACADÉMIE NORMANDE EN 1883.

Rouen, septembre 1883.

De notre sol gaulois, de notre Normandie,
Berceau de grands auteurs... et d'hommes de génie,
Ah ! qui ne serait fier de se dire l' « enfant ».
Ce titre glorieux dont s'empare mon âme
Est devenu ma force et ma seule réclame,
Il remplace pour moi la gloire et le talent !

Viens et reprends tes chants, ô muse poétique,
Nous n'avons pas tout dit : Il est un nom magique,
Un nom retentissant... Celui de Boïeldieu !
Viens... et rappelle-nous ses refrains populaires
Dont nous réveillerons les échos centenaires
Qui gardent ses accents... et dorment en ce lieu !

Après avoir chanté la gloire de Corneille (1),
Pourrions-nous oublier qu'il en est de pareille ?
La musique est un art riche de sentiment !
Notre plume se plaît à citer ce grand maître,
A parler de sa vie... à le faire connaître !
A proclamer bien haut son gracieux talent !

(1) Pièce précédente faisant partie des manuscrits déposés à la bibliothèque du manoir de Pierre Corneille, transformé en musée, à Petit-Couronne, près Rouen (Seine-Inférieure).

Que mon luth en ce jour, soit le digne interprète
Des nobles sentiments auxquels l'âme se prête
Quand elle évoque ici les plus vifs souvenirs !
A ce vaste génie, à ses œuvres charmantes,
Ah ! que d'esprits rêveurs... de natures aimantes
Ont dû de bons moments et de chastes plaisirs !

J'étais bien jeune encore, et mon âme altérée
D'un bonheur inconnu... d'une vie agitée
Recherchait les plaisirs et les émotions ;
J'aimais les grands auteurs, les talents remarquables,
Rien ne me charmait tant que les sons admirables
D'un orchestre nombreux, et plein d'expressions !

Le jour était trop long lorsque j'attendais l'heure
Où je devais quitter ma modeste demeure
Pour me rendre au théâtre où la foule accourait...
C'était du « *Boïeldieu* » que nous allions entendre,
Ses chœurs harmonieux... son duo le plus tendre,
Et mon esprit ardent déjà les dévorait !

O vous, qui me lisez, fouillez votre mémoire.
N'y trouverez-vous pas les traces d'une gloire
Qui laissa dans vos cœurs de riches souvenirs ?
Toujours reconnaissants envers ce grand génie,
Nous redirons souvent sa plus douce harmonie,
Et nous ne cesserons d'en charmer nos loisirs !

Que peut ma faible voix en ce concours d'hommages ?
Mais dans mon cœur normand règnent tous les courages ;
Et j'ai voulu m'asseoir près des littérateurs...

Je suis « la goute d'eau » dans l'océan du monde :
Mon admiration sympathique et profonde
Pour notre « Boïeldieu » doit braver les terreurs !...

Car n'est-ce pas vraiment témérité... folie...
De paraître en public... ou d'affronter l'envie
Pour chanter les héros produits par notre sol ?
Quitter l'obscurité... désirer être lue !...
O Muse bienfaisante, à la pauvre inconnue
Viens prêter ton appui... viens l'aider dans son vol ;
. . . .
. . . .

Et vous, Maître, dans l'art de chanter et de plaire,
Voudrez-vous protéger mon essai téméraire ?
Vous avez travaillé plein de force et d'ardeur ;
Vous avez parcouru le fleuve d'amertumes,
Et, bravant les écueils de nos sottes coutumes,
Vous êtes désormais au faîte de l'honneur !

Pareille ambition n'habite pas mon âme ;
Si, de la « Poésie » une légère flamme
Se glisse quelquefois en mon humble réduit,
Elle apparaît soudain, incertaine et craintive,
Se repliant bientôt, comme la sensitive...
Détestant les flatteurs... fuyant au moindre bruit !
. . . .
. . . .

De l'hospitalité... qui nous fut accordée,
Abuser... serait mal... la place est demandée.

Nos frères, dans les arts, ont droit à ce banquet ;
Unissons nos efforts pour fêter le Génie :
Dessin... littérature... ou céleste harmonie...
De ces fleurs de talent, ne formons qu'un bouquet !

Et si nous échouons... prenons notre revanche,
La « critique » *nous voit*... comme « *la Dame blanche* » (1)
Le public « *nous regarde* » et toujours « *nous entend* » (2).
Des « *antiques héros* » évoquant la lumière
Avec « *les ménestrels* » précédant « *leur bannière* » (3),
Nous toucherons le but auquel chacun prétend.

. . . .
. . . .
. . . .

(1-2-3) Souvenirs de *la Dame blanche*, opéra de Boïeldieu.

SONNET MYTHOLOGIQUE.

Debout, frères et sœurs... la Muse nous appelle;
Écoutons les accents de sa touchante voix !
Partageons ses loisirs, visitons avec elle
Le bienheureux séjour des dieux de notre choix !

L'empyrée est ouvert à toute âme fidèle,
A tout esprit soumis aux immuables lois ;
Dérobons les secrets de la gloire immortelle,
Des vertus et des biens jouissons à la fois !

Que ce soit d'Apollon, Jupiter, ou Neptune,
D'un seul ou plusieurs dieux que vienne la fortune,
Le talent, le pouvoir, les succès triomphants !

Que ce soit Jéhovah qui créa notre terre,
Que la vie et la mort soient toujours un mytère,
Poètes ! nos aïeux... nous sommes vos enfants !

. . . .

AU PAPILLON.

Papillon,
Mon mignon,
Vois cette rose;
C'est pour toi,
Je le croi.
Qu'elle est éclose;

La fraicheur
Et l'odeur
De la coquette.
De ce jour
Plein d'amour
Chantent la fête!

Du zéphir
Le désir
Ne peut lui plaire;
Elle attend
Et prétend
A toi complaire...

Pour l'aimer,
La charmer,
Elle t'appelle ;
De ses sœurs,
Et des fleurs,
C'est la plus belle !

. . . .

Papillon,
Mon mignon,
Crains les épines ;
De la fleur
Sans pudeur,
Elles sont fines !...

Son amour
N'a qu'un jour
Comme elle-même !
De plaisir
Peut mourir
Celui qui l'aime ! ! !

LE CHATEAU DU RÉEL.

SOUVENIR D'UNE PROPRIÉTÉ DE FAMILLE.

De ce pays charmant, de ce séjour tranquille,
Gardons le souvenir au fond de notre cœur ;
Et de ces jours vécus loin des bruits de la ville,
Ah! que le doux reflet... soit toujours du bonheur!

A la réalité succèderont les ombres...
Mais dans un songe heureux nous reverrons passer
Ces champs et ces coteaux... ces bois aux sentiers sombres,
Que nous contemplions sans jamais nous lasser...

Et nous croirons encore entendre dans la plaine
Le bêlement plaintif du jeune et blanc chevreau;
Il nous sonblera voir la gentille fontaine
Où l'on rêve d'amour au murmure de l'eau !

Nous suivrons, du courant qui baigne la prairie,
Les ravissants contours bordés de verts buissons;
Au coucher du soleil, l'âme émue... attendrie,
Nous saluerons cet astre et ses derniers rayons !

. . . .

Quel spectacle imposant! quel thème poétique !
Un peintre pourrait-il rendre fidèlement
Et ces fonds vaporeux... et ces effets magiques
Qui réveillent en nous le plus doux sentiment ?...

La cloche du village annonce la prière;
Sa voix retentissante appelle notre cœur...
Mais elle annonce aussi l'heure où, vers la chaumière,
Pour le repas du soir revient le laboureur !...

. . . .

Le jour est terminé... la nature repose...
L'oiseau se tait, s'endort sous un dôme boisé !
L'insecte s'est blotti sous la feuille de rose :
Dormons, amis... dormons, et rêvons du passé ! ! !

HOMMAGE

A LA MÉMOIRE DE MADEMOISELLE THÉRÈSE DUBOUCHET
MORTE A YVETOT (SEINE-INFÉRIEURE) EN 1883.

Encore un noble cœur, encore une belle âme
Que la mort vient d'atteindre... et ravir à nos yeux !
La vertu la plus pure et la plus douce flamme,
Tout nous quitte et nous fuit pour s'envoler aux cieux !

Thérèse Dubouchet n'est point une inconnue :
Digne enfant du pays, et fille d'un soldat ;
Normande au cœur viril, sa bonté reconnue
Hautement proclamée étendit son éclat.

Son père « un officier décoré sous l'empire »
A ses enfants laissa l'insigne de l'honneur (1),
Et chacun d'eux, cédant au souffle qui l'inspire,
Veut donner au pays l'exemple d'un grand cœur !

Du séjour des élus, de l'auguste phalange
Thérèse descendit... et, sous l'habit humain,
Se cachaient les trésors que seul possède l'ange,
Quand, aux faibles mortels, il vient tendre la main !

(1) M. Dubouchet fut décoré sous le premier empire.

A ses frères et sœurs, prodiguant sa tendresse,
Son savoir et ses soins, ses vertus, ses avis,
Elle en fit des héros de talent, de sagesse;
Son exemple et ses lois furent toujours suivis !

. . . .

Faire le bien n'est pas si facile qu'on pense;
A chacun ses moyens, sa spécialité;
Les mérites cachés, sans but de récompense,
Sont les plus beaux trésors de la fraternité !

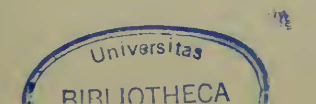
Aider à sa famille est un fait ordinaire;
Et Thérèse rêvait d'autres perfections...
Il est tant d'affligés... et tant d'heureux à faire,
En partageant son pain, ses consolations !

Au chevet des mourants, au sein de la souffrance
Elle trouvait des mots qui révèlaient son cœur;
A ses pieux accents renaissaient l'espérance,
Le courage et la foi dans un monde meilleur !

Jusqu'à son dernier jour elle donna son âme,
Son travail et son temps, son repos, sa santé,
Répandant les rayons de la céleste flamme
Que porte dans son sein l'ange de charité !

En attendant du ciel la juste récompense,
Ici-bas, jeune encore, on la voit recevoir
De notre Académie, en publique séance,
Le prix tant estimé... le prix de « Dumanoir ! » (1)

(1) Mlle Thérèse Dubouchet a reçu en 1875, de la *Société nationale d'encouragement au Bien*, une médaille en argent, grand module. — Puis, en 1876, de l'Institut Confucius de France, une médaille d'honneur.



Puis, elle retrouva des heures mémorables,
Son nom fut couronné trois fois sous les bravos !..
On ne marchande point les succès honorables,
La France ne saurait oublier ses héros !...

Du foyer fraternel Thérèse était la gloire,
Des pauvres du pays elle fut le soutien...
« Charité, dévoûment, » telle est de sa mémoire
L'immortelle devise « auréole du bien ! »

EN MER !

SONNET

C'était sous un beau ciel tout constellé d'étoiles ;
La mer se reposait des fatigues du jour...
Le vent avait cessé de tourmenter nos voiles ;
Et nous parlions tout bas de nos projets d'amour ;

Soudain un choc brutal retentit dans les toiles ;
Notre barque a touché... tout craque à son pourtour !
Sommes-nous menacés? O mort, tu te dévoiles !
Le bonheur a-t-il fui sans espoir de retour ?...

La voix des matelots soutient notre courage ;
Nous irons, s'il le faut, jusqu'au port à la nage,
Espérant le secours... nous confiant à Dieu :

Dans mes bras vigoureux je serre ma compagne ;
« A toujours » me dit-elle, et le flot qui nous gagne,
Nous sauve, en nous portant sur les sables d'Yeu (1).

(1) Ile d'Yeu, en Vendée, Bretagne.

OBSERVATIONS

SUR LA MANIÈRE DE FAIRE DES VERS.



OBSERVATIONS

SUR LA MANIÈRE DE FAIRE DES VERS.

EXEMPLE

(comme on les faisait autrefois.)

J'aime ta sublime beauté
Et ta candide chasteté,
O ma noble et belle maîtresse !
Vois... je baise tes mignons pieds
Auxquels les miens seront liés,
Pour toujours dans une caresse !...

. . . .

EXEMPLE

(comme on les fait aujourd'hui.)

Ah ! que je t'aime en ta beauté
Sublime ; et dans ta chasteté
Candide, ô ma belle maîtresse !
Vois... je baise à genoux tes pieds
Mignons... auxquels seront liés
Les miens, au jour d'une caresse !

. . . .

Est-ce une plaisanterie ?... Non pas tout-à-fait ; la paresse, aujourd'hui, ayant envahi la presque totalité

du genre humain, on se dit : « Je veux être poète ; mais vous savez, je ne veux pas m'en faire mourir. Ecrire des vers suivant la méthode de Boileau-Despréaux et autres ! ah mais non, c'est trop fatigant ! »

« Tout se fait maintenant à la vapeur... la versification doit suivre ce progrès ; dix minutes pour faire un sonnet, cela est suffisant. » Et dire qu'il y a des êtres infortunés qui passent des heures sur leur travail littéraire ; ayant horreur des — enjambements... ne manquant par une « césure » — évitant la « consonnance » entre les rimes, et l' « hémistiche, » etc., etc., et qui se conforment ainsi à la mode des anciens maîtres.

« Sur le métier cent fois remettent leur ouvrage. »

Sont-ils assez naïfs ? Allons, il faut changer tout cela ! faisons rougir ces poètes classiques... attirons-les dans nos rangs... et puis, quand nous serons tous du même avis, oh ! alors, vive le siècle de la fraternité ! il n'y aura plus personne qui, en poésie, nous effacera ou nous portera ombrage. »

Nos ancêtres en littérature doivent bien rire s'il leur est donné de voir ce qui se passe sur la terre en 18.. ! !

Quelques-uns de nos poètes modernes nous disent : « Tout est dans l'idée, n'importe comment elle est exprimée. »

Nos poètes antiques manquaient-ils d'idées? non certainement; et plus leur pensée était noble et belle, plus ils prenaient de peine pour la reproduire dans la forme et le rhythme exigés par les règles de la versification.

Le jour où nous nous écarterons de ces règles, où irons-nous? Telle est la question! Je la laisse à résoudre aux poètes modernes, et surtout à nos lecteurs, parmi lesquels il y en a qui comprennent difficilement les vers, et qui ne les comprendront plus du tout lorsque, ne conservant plus ni guide, ni limites, nos littérateurs exprimeront leurs pensées plus ou moins « sublimes » dans le style libre et confus qu'ils veulent nous faire adopter!

Je termine en disant à nos jeunes écrivains :

La versification française est l'art de faire des vers suivant certaines règles, dont il ne faut pas s'écarter, sous peine de faire fausse route... et de passer dans le domaine de la « fantaisie ».



CHEZ GRAND'MÈRE !

I.

Qu'il est doux le foyer de la bonne grand'mère ;
Comme on repose bien sous son modeste toit !
Plus de traîtres amis... plus de pensée amère ;
Notre cœur est charmé de tout ce qu'on y voit !

Son visage encor jeune exprime la souffrance,
Mais il exprime aussi l'esprit et la bonté ;
Et son regard empreint d'une sainte espérance
Nous convie au plaisir.... à la sainte gaieté !

Pour ses petits enfants son extrême tendresse
Invente mille soins... invente mille jeux ;
Et dans un doux baiser ou par une caresse,
Apaise leur chagrin, réalise leurs vœux !

II.

Eveillés le matin, quand tout repose encore,
Quittant notre bon lit, écartant le rideau,
Nous regardons au loin la blancheur de l'aurore
Nous demandant tout bas « si le temps sera beau ? »

Et l'oiseau matinal, dans les feuilles touffues,
Gazouille doucement ; il se demande aussi
Ce que ce jour promet de graines inconnues,
De pluie ou de soleil, par la brise adouci ?

Que de charmants projets ! quelle bonne journée !
A la prairie... aux champs... au bois... sur les coteaux ;
Ah ! que de rêves d'or... en cette matinée,
Où l'on ne songe plus aux livres... aux travaux !

Puis, l'heure arrive enfin où, sous l'épais feuillage,
Les enfants les oiseaux s'ébattent au grand jour !
Confondant leurs chansons et leur gentil langage,
Et vers le créateur... monte un parfum d'amour !

Au moment du repas la table bien garnie
Offre à notre appétit des mets de premier choix ;
Le vin fortifiant... et la pêche brunie
Où, plus tard en hiver, l'ancien « gâteau des rois. »
. . . .

III.

Des vacances, hélas ! la fin est bien amère,
Le temps est noir et froid... c'est le jour des adieux.
Les enfants, le cœur gros, embrassent leur grand'mère
Qui les voit s'en aller les larmes dans les yeux !

Tout au bout du chemin on se retourne encore,
On envoie un baiser... on agite un mouchoir ;
On voudrait retenir tout ce que l'on adore,
Et l'aïeule se dit : « Pourrai-je les revoir ? ? ?
. . . .

COMPLIMENT A MADAME LENOIR

A L'OCCASION

DU PREMIER JOUR DE L'ANNÉE

Rouen, 1er janvier 1884.

Que d'honneur en ce jour
Vont caresser votre âme !
Que de cœurs pleins d'amour
Sont à vos pieds, Madame.

Puissent les humbles vœux
D'une « Muse » éloignée,
Être exaucés des cieux
Tout le cours de l'année;

La coupe des faveurs
Versera goutte à goutte
Ses rubis et ses fleurs
Sur votre noble route;

A vos moindres désirs,
Réalisés d'avance,
Se joindront les plaisirs
D'une douce existence;

Et l'écho redira
Votre belle pensée;
Et tout vous sourira...
Si je suis exaucée ! ! !

. . . .

PASSION LITTÉRAIRE

POÈME

PASSION LITTÉRAIRE.

I.

« Je briserai mon luth... » s'écriait un poète !...
Dont le premier espoir venait d'être déçu ;
« Non, je n'écrirai plus... j'en jure sur ma tête :
Au feu, ce manuscrit fatalement conçu ! »
. . . .

Il dit, et s'en alla dissiper dans la plaine
L'amer ressentiment dont son âme était pleine ;
Du pauvre laboureur partageant les travaux,
Il croit avoir trouvé le remède à ses maux !
« Il passera ses jours au sein de la nature,
« Tous ses soins désormais, seront pour la culture ;
« La plume et le papier tant aimés autrefois.
« N'auront pas cet honneur de passer sous ses doigts !
« A tous il montrera qu'il est plus nécessaire
« De retourner le sol... que le champ littéraire !
« Il aura des succès aux plus proches concours,
« Le comice agricole en offrira toujours !... »
. . . .

De retour au logis, sa colère apaisée,
Regardant le ciel pur à travers la croisée,
Il ne peut résister à cet ardent désir
De rafraîchir son front au souffle du zéphir ;

Les étoiles brillaient au dessus de sa tête;
On eut dit mille feux éclairant une fête...
Il s'accoude au balcon où, tant de fois rêveur
Il évoquait la muse... et l'appelait « sa sœur. »
Un nuage de pourpre envahit son visage
Au cruel souvenir de l'imparfait ouvrage
Renvoyé le matin à l'auteur malheureux.
Des larmes de regret s'échappent de ses yeux !
« Eh quoi ! » dit-il tout haut, « ne plus jamais écrire !
« O sublimes beautés, ne pouvoir vous décrire !
« Eteindre dans mon cœur vos rayons dévorants;
« Comprimer mes désirs et leurs plus chauds élans;
« Mais ce serait vouloir empoisonner ma vie;
« Ce serait faire place à la haine, à l'envie !
« Je veux, de mes rivaux, égaler la valeur;
« Chassons ce souvenir... cette sotte douleur;
« A l'œuvre !... et qu'au plus tôt je prenne ma revanche.
Et le voilà penché sur une feuille blanche,
Sans compter dépensant son encre et son esprit,
Puis, il s'endort heureux, car il avait écrit !...

II.

Le temps s'est écoulé : La plus vive espérance
De l'âme de l'auteur a chassé la souffrance;
Confiant, il attend le résultat heureux
Qui devra, cette fois, réaliser ses vœux !
La muse a, de nouveau, revêtu mille charmes;
Son porte-feuille est plein de poétiques armes...
Le courrier se présente... ô douce émotion !
C'est le succès ?... il lit... quelle déception !

Vainement il parcourt des lauréats, la liste,
Son nom est oublié... mais il est fataliste,
Et, croyant au destin, il lance vers le ciel
Une imprécation toute pleine de fiel!...
« Je vaincrai, je le veux, dussé-je y perdre l'âme;
« Le malheur ne saurait éteindre cette flamme
« Qui torture mon cœur et dévore mon sang!
« Au nombre des « fameux » un jour je prendrai rang.
« A ces luttes d'esprit... je livrerai ma vie;
« Au travail incessant, désormais asservie,
« Elle sera plus courte... oui, j'en pourrai mourir...
« Mais, de l'urne d'oubli, mon nom devra sortir!!! »

III

Vingt ans après ce jour, travaillant sans relâche,
Le malheureux est là... courbé sous cette tâche;
Et négligeant ainsi, ses meilleurs intérêts,
Son pupitre est tout plein de notes, de protêts;
Avec rage il poursuit son ardente chimère;
Quelques pâles succès d'une valeur amère
Ont encore augmenté ce besoin dévorant
De suivre du « savoir » le glorieux courant...
Ses cheveux ont blanchi, sa figure est jaunie,
Son sourire est empreint d'une vague ironie;
Egoïste, méchant et toujours irrité,
Il ignore l'amour, la paix, la charité?
Il est considéré comme un fou lunatique,
Et fait prendre en horreur tout penchant poétique :

. . . .

De ceci, l'on retient cet exemple nouveau,
Que toute passion est mauvaise au cerveau ;
L'excès est un travers : Une juste mesure
Sera, pour réussir, la route la plus sûre !...

INVOCATION!

De notre âme brisée
Prenez pitié, Seigneur ;
Ne lui refusez pas la goutte de rosée
Que vous laissez tomber sur la plus humble fleur !

Donnez-lui l'espérance,
Cette étoile des cieux ;
Ce rayon protecteur, que pendant la souffrance
Vous envoyez pour guide à l'homme malheureux !

Si de l'oiseau, la vie
N'est qu'un long chant d'amour ;
Se peut-il, ô mon Dieu ! que pour nous seuls ravie,
Cette douce lueur s'éteigne avec le jour?

Écoutez la prière
Que l'enfant souriant,
Au réveil, le matin, sous les yeux de sa mère,
A genoux... et soumis, répète en bégayant;

Pour le pauvre qui prie
Et qui manque de pain,
Laissez tomber du ciel cette manne bénie
Que le peuple autrefois trouvait sur son chemin ;

Au vieillard qui chancelle
Sur le bord du tombeau,
Que l'ange de la foi vienne prêter son aile
Et l'affranchir des jours, devenus un fardeau ! !

PAUVRE FILLE !

« Éveille-toi, belle Jeannie !
« Éveille-toi... voici le jour !
« Reprends le chemin de la vie,
« Où l'on pleure et rit tour à tour !

« Le temps est pur, le soleil brille,
« L'oiseau redit ses chants joyeux;
« Comme la fleur, ô jeune fille,
« Ouvre ton cœur... ouvre tes yeux.

« Adresse au ciel une prière...
« Dieu protègera tes travaux,
« Et sous le regard de ta mère,
« Il te gardera de tous maux,

. . . .

La belle enfant un peu coquette,
Arrangeant ses jolis cheveux,
Se dit « du pays c'est la fête...
« J'irai tantôt, si je le veux !

« Oui, je vais aller au village,
« Où tout le monde se rendra ;
« Ce soir, la fille la plus sage
« Sur la pelouse... dansera !

. . . .

Le soir, la mère un peu souffrante
Dit : « Restons ici, mon enfant »
« Ne puis-je aller avec ma tante ?
« Répond la fillette en pleurant »

La bonne mère a la faiblesse
D'acquiescer à ce désir ;
Se souvenant de sa jeunesse,
N'y voyant qu'un chaste plaisir !

Cependant au fond de son âme
Elle eut comme un pressentiment...
Un rayon de sinistre flamme.
L'attrista momentanément ;

. . . .

La nuit se fait, le temps s'écoule,
La pauvre enfant ne revient pas ;
L'orage éclate... et l'eau qui roule
En un torrent mugit là-bas...

Le gué furieux qui déborde ;
Le vent qui souffle et détrnit tout...
Tels, que la pomme de — Discorde, —
Ont semé le trouble partout...

Soudain... la danseuse effrayée...
Dans les bras d'un vigoureux gars,
Des pieds à la tête mouillée,
Se laisse emporter au hazard...

. . . .

. . . .

Le lendemain, quand la pauvrette
Reprit ses sens, près du foyer,
Elle était folle... et cette fête
De ses beaux jours eut le dernier ! ! !

L'ABSENCE !

MÉLODIE

Entends-tu ces accords, que la brise embaumée
Elève aux cieux?
Accents tristes et doux, dont notre âme est charmée,
Chants gracieux !...
Ce sont ceux que j'aimais à redire en silence
Quand chaque soir
Je rêvais à celui dont la cruelle absence
Détruit l'espoir !...

Tout ici me rappelle un bonheur sans mélange;
Oui, tout me dit :
« Il l'aimait, comme aux cieux saurait aimer un ange
Que Dieu bénit !
« Il t'aimait d'un amour que, seuls, savent comprendre
Les cœurs de feu...
« Il n'est plus près de toi... tu crois encore entendre
Son triste adieu !... »

Bel oiseau, d'où viens-tu? dans ta course rapide
Au sein des airs !...
Quand d'un vol tu franchis l'espace toujours vide
Des grands déserts !
Ah ! dis-moi, l'as-tu vu brisé par la souffrance,
Par le malheur?...
L'as-tu vu se berçant d'une douce espérance,
Fragile erreur !

Mais, hélas, tout se tait... pour répondre à la mienne
Pas une voix !...
Le voile de la nuit qui vient couvrir la plaine,
Cache le bois...
Tout se tait... mon cœur seul, dans le brûlant délire
De son amour,
Croit entendre l'espoir, qui tout bas semble dire :
Croîs au retour ! ! ! »

. . . .

. . . .

PAUVRE PETIT!

NOUVELLE



PAUVRE PETIT !

NOUVELLE

C'ÉTAIT fête au jardin public; les doux rayons d'un soleil d'avril se jouaient dans les branches des maronniers en fleurs; un léger souffle de vent rafraîchissait l'atmosphère, plus chaude que de coutume à cette époque de l'année.

Assise à l'ombre d'un massif de buissons, je regardais en souriant une joyeuse bande d'enfants vêtus élégamment, et dont le langage ou les manières distinguées disaient clairement qu'ils appartenaient aux meilleures familles de la ville. Leurs petites jambes nues, à la peau bronzée par l'air et le soleil, étaient rondes, droites, agiles, et richement chaussées de bottines de toutes nuances. Comme une troupe d'oiseaux, ils se poursuivaient avec des petits cris de joie,

qui rappellent ces charmants chanteurs ailés qui jouissent, ainsi que nous, des beautés et des dons de la nature.

Je songeais... quand au détour de l'une des allées de ce beau square, je vis venir un pauvre petit être d'environ quatre ans, marchant lentement, appuyé sur deux béquilles parfaitement proportionnées à sa taille. Ses jambes torses, aux pieds difformes, touchaient à peine la terre, soutenu qu'il était sous les aisselles par ces deux supports.

Sa figure, maigre et pâle, animée par des yeux noirs et vifs, était éclairée d'un rayon de soleil qui l'entourait d'une sorte d'auréole. Son costume propre était celui d'un enfant d'ouvriers, et sa mère qui le suivait pas à pas, modestement mise aussi, portait sur ses traits flétris une expression de tristesse navrante.

Ils approchaient... quand soudain une blonde fillette, aux cheveux bouclés, à l'air mutin, quitta ses compagnes et s'arrêta devant l'enfant infirme. Elle resta quelques secondes dans une muette stupéfaction, puis, accourant vers sa mère, qui était assise non loin de moi :

— Oh ! « dit-elle, » maman, regarde ce petit, comme il est drôle, est-ce qu'il a les jambes cassées ?

— Non, répond la mère, il est difforme.

— Ah mais ! il va tomber, bien sûr, reprit la jeune

fille : comme il a l'air malheureux... Si je lui donnais la moitié de mon gâteau pour le consoler ?

— Va, ma fille, et donne-le lui tout entier, répond cette dame; je t'en achèterai un autre.

La jolie enfant s'en va lentement au devant du pauvre petit ; elle lui présente d'une main tremblante le gâteau, qu'il prend timidement, et qu'il donne à sa mère, qui le lui rend aussitôt avec la permission de le manger. Mais avant d'avoir pu remercier la fillette, celle-ci, toute rougissante de sa bonne action, avait déjà rejoint ses petites amies étonnées.

Quelques pas plus loin, l'enfant, après avoir mangé la pâtisserie, fatigué sans doute de cette marche si pénible, surtout pour un pauvre petit de cet âge, se tourne vers sa mère, la tire par son tablier en la regardant d'un air suppliant. Elle le soulève, le pose sur l'un de ses bras, tandis que sous l'autre elle tient les béquilles. L'enfant, avec l'expression d'une reconnaissance et d'une tendresse infinies, couvre de baisers le visage de sa mère, enlaçant de ses petites mains le cou de la pauvre femme et semble murmurer à son oreille de ces mots qui ravissent les mères et leur donnent le courage de vivre malgré la misère, les privations ou les chagrins.

A cet instant, la musique du régiment jouait l'un de ses plus jolis morceaux... Les jeunes enfants

que j'admirais tout à l'heure se luttinaient en riant, plus beaux et plus joyeux que jamais. La pauvre femme et son petit disparurent derrière un groupe de promeneurs, mais pas assez vite, cependant, pour que je ne pusse voir une dernière fois ces deux visages, dont je n'oublierai jamais l'expression de tendresse et de douleur, car sur les joues de la mère roulaient de grosses larmes... Mon Dieu, dis-je en ma pensée, quel triste contraste! Voici un pauvre petit être voué à toutes les privations... et à l'humiliation de se voir autrement fait que les autres; à charge à lui-même, comme il le sera infailliblement à ses parents... et ceux-là... enfants riches, heureux et solides sur leurs jambes bien droites... et luttant entr'eux d'agilité et d'adresse... La vie pour eux, à quelques exceptions près, sera pleine de jouissances, de passions satisfaites... Mais, pour l'enfant difforme et incapable, que sera-t-elle ? et mon âme s'élevant vers l'Infini... je dis tout bas : Appelez-le à vous, créateur et maître de toutes choses ! Délivrez-le du fardeau de la vie à laquelle il sera condamné s'il reste ici-bas, et placez-le au nombre de vos chérubins et de vos anges !

Ce sera compassion !
Ce sera justice !

. . . .

AUX POÈTES!

POÉSIE DÉDIÉE A MADAME E. LENOIR

Plus haut... toujours plus haut, laissons monter notre âme
Dans l'azur éthéré, d'une divine flamme
Elle se nourrira!
Fuyant de notre temps les préceptes immondes;
S'élançant blanche et pure à travers d'autres mondes,
Jusqu'aux cieux elle ira!...

Sur nos frères et sœurs, répandant notre essence,
Employant à leur bien notre douce influence,
Les attirant à nous;
N'aurons-nous pas suivi cette loi charitable,
Qui, de toutes les lois, est la plus équitable,
Et doit nous unir tous?

Ici-bas, notre gloire est, hélas! passagère
Elle s'évanouit comme une ombre légère,
Malgré le souvenir!...
Au séjour éternel, il est une couronne
Que rien ne peut détruire, et que Dieu seul nous donne,
A nous de l'obtenir!

Nous avons le talent... ayons la prescience;
A combattre le mal, mettons notre science,
Mettons notre pouvoir !
En charmant tous les cœurs, éveillons dans les âmes
Les plus nobles désirs... et les plus pures flammes ;
Tel est notre devoir !...

. . . .

Pour votre aimable esprit, pour votre âme si belle
Ce devoir est bien doux !
O Muse... notre sœur... vous lui serez fidèle,
Il est digne de vous ! ! !

SOUVENIR !

A mon ciel orageux brille encore une étoile,
Rayon limpide et doux qui jamais ne se voile
Aux regards de mon cœur !
Eclair, qui du passé vient empourprer la page
Où je retrouve écrit des jours purs du jeune âge
L'insouciant bonheur !

Blanche apparition, vacillante lumière
Que soudain j'entrevois en fermant ma paupière,
Quand tout s'endort le soir !
Ombre des jours vécus... image bien aimée,
Par toi, doux souvenir, mon âme ranimée
Peut sourire à l'espoir !

Ah ! viens... reviens toujours vers le cœur qui t'appelle,
Sois l'ange protecteur, sois l'étoile fidèle
Qui doit guider mes pas !
Reflet de mon bonheur... sans ta chère présence,
Sans ton noble secours, sans ta forte puissance,
Que ferais-je ici-bas !

Que ferais-je en ce monde, où souffle la tempête ?
Le flot des passions surmonte notre tête...
Prêt à tout engloutir !
L'équilibre est rompu... les digues sont brisées
Et l'on entend déjà des masses insensées
Les clameurs retentir !

L'esprit du mal est roi!... les vices sur la terre
Pour nos jeunes enfants ne sont plus un mystère :
Satan s'est dévoilé!
Les dangereux conseils, les discours, la lecture
En déflorant les cœurs... et blessant la nature
Leur ont tout révélé!...

En vain nous détournons de ces immondes flammes
Les regards attristés de nos pudiques âmes,
Elles montent toujours!
On les voit dévorer la vertu de nos anges...
Elles ont de l'enfer les puissances étranges
Et les secrets détours!

De l'immoralité, la hardiesse et les charmes,
Les séduisants dehors dont se voilent ses armes,
Enveloppent nos sens!
La voix de la raison réduite à l'impuissance
Bientôt ne saura plus protéger l'innocence
Contre leurs traits blessants!

Embrâsant de ses feux nos vierges étonnées,
L'esprit de volupté les aura condamnées
A la honte... à la mort:...
La jeunesse blasée avant l'adolescence
N'aura plus du plaisir que la froide apparence,
Et maudira son sort!...

. . . .

De ce triste tableau la vérité frappante
Pourra-t-elle éclairer quelqu'âme chancelante

Devant le goût du jour.
Dans notre siècle, hélas! chacun ouvre sa porte
A toute œuvre légère où l'ordure l'emporte
Sur un honnête amour ! !...

. . . .

Mais, je retourne à toi, souvenir plein de charmes!
Reste mon bouclier au milieu des alarmes,
Tu sècheras mes pleurs!
Dans l'aride chemin que traverse mon âme
Viens répandre un rayon de ta céleste flamme,
Viens semer quelques fleurs ! ! !

REPROCHES ET CONSEILS

D'UNE AMIE D'ENFANCE

Ami, te souviens-tu de notre heureuse enfance,
Où, sous les yeux de Dieu, nous grandissions tous deux ;
Te souviens-tu des jours, où, pour nous l'espérance,
Semblait réaliser les plus intimes vœux !

Te souviens-tu de l'heure où nos mères chéries
Nous pressaient sur leur cœur, l'un à l'autre enlacés...
« Aimez-vous, mes enfants » disaient-elles ravies,
« Et n'oubliez jamais les serments prononcés. »

Hélas, hélas, mon Dieu ! qui donc eût osé dire
En ce temps fortuné... tout plein d'illusions,
Qu'un jour se lèverait, où tu pourrais maudire
Ces vœux et ces projets... qu'alors nous chérissions ;

La mort nous enleva les pauvres saintes femmes
Qui nous avaient bercés, et nourris de leur foi !
Trop jeunes nous étions, pour lier nos deux âmes,
Tu quittas le pays... puis, rompis avec moi !...

Au collège bientôt, tu perdis ta croyance !
Tu renias ton Dieu... ses lois et son amour !...
Tu devins un « sceptique » et chez toi la vaillance
Ne fut qu'un composé d'orgueil et de détour !

D'un monde corrompu, les maximes faciles
Envahirent ton cœur comme un mortel poison ;
A la mode du jour tes passions, dociles,
S'ébattent au soleil sans honte et sans raison !...

Poète, qu'as-tu fait de ta Muse innocente,
De ses nobles accents... de ses chastes amours?...
Pour servir tes ardeurs... soumise, inconsciente,
A chanter ta maîtresse elle passe ses jours !

Toujours le même thème et la même folie
De raconter à tous un coupable bonheur !
A ce grave travail... abandonnant leur vie,
Que d'auteurs aujourd'hui se livrent sans pudeur !

Voilà, pauvre insensé, ton heureuse existence ;
Le désenchantement se fera-t-il enfin?...
Aveugle !... suivras-tu, sans peur, sans résistance,
De l'abîme entr'ouvert le dangereux chemin?

. . . .

Ah ! viens, tourne vers nous les regards de ton âme,
Et ne repousse pas le souffle du remords...
Écoute ses clameurs... ce sont les voix du blâme !
Regarde l'avenir !... n'aggrave pas tes torts...

Viens... et tu trouveras ici la paix profonde,
Nos poétiques champs ! le sourire... et les fleurs...
Viens... et romps pour toujours de cette vie immonde
Les liens du passé... leurs charmes séducteurs !

. . . .
. . . .

NOS SŒURS !

SONNET

La flûte d'Apollon nous ravit, nous enchante;
Polymnie... Erato!... nos poétiques sœurs
Inspirent notre luth, et pour l'âme qui chante
Elles ont mille attraits, mille appas séducteurs!

Du dieu qui les commande... abandonnant la tente,
Descendant ici-bas, les mains pleines de fleurs,
Elles comblent ainsi nos vœux et notre attente
Et répandent sur nous leurs plus douces faveurs!...

Le Parnasse est leur ciel... Apollon y réside,
Aux jeux, comme aux travaux, il assiste et préside.
Du céleste séjour les appels sont pressants ;

Des maîtres dans les arts, quand nous suivons l'exemple,
Sa gloire nous reçoit aux portes de son temple,
Et couronne nos fronts de lauriers florissants ! ! !

UN DANGER !

NOUVELLE



UN DANGER!

NOUVELLE

I

Dans une ville de Province, par une belle matinée de mars 188..., un homme d'une cinquantaine d'années, « un ancien beau, » comme on dit vulgairement, une badine à la main, descendait d'un pas vif et léger une rue large, propre et bien ensoleillée, lorsqu'au détour d'un trottoir il se heurta contre une jeune fille à la mine éveillée, dont le costume indiquait assez visiblement la position de femme de chambre qu'elle occupait dans l'une des meilleures maisons de ce quartier.

— Tiens! c'est Justine, dit-il; comment va-t-on chez vos maîtres, ma belle enfant?

— Mais, pas trop mal, monsieur de Morthèse... sauf madame, cependant.

— Madame de Brissac serait-elle malade?

— Oh! pas précisément, dit la jeune fille, mais elle

change beaucoup depuis quelque temps, et puis elle est d'une tristesse extraordinaire...

— Comment, comment, triste à vingt-deux ans; belle et adorée comme elle l'est? c'est impossible!

— Ah! monsieur, on a des chagrins à tout âge, riche comme pauvre, et belle comme laide, dit Justine. en montrant ses jolies dents à travers un rire malin.

— On dirait à t'entendre et à voir ton fin sourire, que tu sais quelque chose de cette tristesse?

— Moi? oh monsieur, quelle idée, madame ne me dit pas ses secrets...

— Allons, voilà maintenant que tu prétends que ta maîtresse a des secrets...

— Je ne dis pas cela, monsieur.

— Ne t'en défends pas... tu sais quelque chose... cette tristesse que tu as remarquée, je m'en étais aperçu lors de ma dernière visite chez tes maîtres; et tu sais, l'intérêt que je porte à madame de Brissac est le seul mobile de la curiosité que je te laisse voir... Ma petite Justine, si tu le veux, tu peux beaucoup peut-être pour ta maîtresse en me mettant au courant de ce que tu pourras soupçonner... ou pour mieux dire « deviner » sur ce qui se passe dans le cœur de madame de Brissac :

— Ce que demande monsieur est plus difficile qu'il pense, car madame n'est communicative avec

personne; ses amies en savent encore moins que moi, j'en suis sûre.

— Et ce n'est pas étonnant, reprit monsieur de Morthèse, ta maîtresse a trop d'esprit pour ne pas comprendre le danger qu'il y aurait à raconter ses chagrins ou ses affaires aux dames de notre ville, si curieuses et si bavardes...

Mais, dis-moi, son mari est-il toujours charmant pour elle ?...

— Oh! monsieur de Brissac a autre chose à faire que de s'occuper ainsi de Madame ; il est toujours charmant... certainement... mais...

— Mais, quoi ?... allons, Justine, achève... et tu ne t'en repentiras pas.

— Je dis que monsieur a ses occupations de magistrat d'abord... et puis...

— Et puis? dit monsieur de Morthèse, en se rapprochant de la jeune fille.

— Je me sauve... vous m'en feriez dire trop long, reprit Justine, en faisant un mouvement pour s'en aller.

— Comme vous voudrez, Justine... mais si je ne sais pas encore le secret de madame de Brissac, je sais peut-être celui d'une autre personne... que j'ai aperçue hier soir, sur la place de l'Hôtel-de-Ville en conversation avec un gentil garçon, ma foi !...

— Ah ! monsieur, est-ce que vous auriez pensé ?...

— Rien que de vrai, ma belle enfant; ta rougeur me le dit... une simple amourette... dont je ne parlerai pas... mais, à une condition... tu comprends ?

— Ah ! si monsieur l'exige... c'est différent; mais il faut pour le contenter que j'en sache plus long.

— Evidemment; mais je suis persuadé que si tu voulais, il ne tiendrait qu'à toi de satisfaire ma curiosité ; et je le répète, tu servirais tes intérêts en servant ceux de ta maîtresse.

— Adieu, Justine; si tu veux me rencontrer... je passe ici tous les matins, à moins d'un temps affreux.

Sur ces derniers mots, « l'ancien beau » fit une pirouette gracieuse et continua sa route.

II

Neuf heures sonnaient à la pendule de la chambre de madame de Brissac, qui, encore couchée, mais éveillée depuis longtemps, restait écrasée sous le poids d'une douleur dont les traces se lisaient facilement sur ses jolis traits ; sa sête était appuyée sur l'oreiller de fine batiste, où s'éparpillaient les boucles soyeuses de ses cheveux d'or, car madame de Brissac était la plus jolie blonde qu'on pût voir. Ses yeux, d'un bleu d'azur, étaient voilés de larmes, qui descendaient len-

tement sur ses joues pâlies, quand, tout-à-coup, la porte s'ouvrit et Justine entra, un plateau à la main, apportant à sa maîtresse une tasse de chocolat à la vanille, dont le parfum se répandait sur son passage. Une lettre était placée près du petit pain blanc qui accompagnait le chocolat.

A la vue de cette lettre, la pauvre jeune femme pâlit davantage. Elle fit un mouvement pour repousser ce papier qui semblait lui causer un grand trouble; mais la présence de Justine était un obstacle à laisser voir cette répulsion ; elle fut donc obligée de vaincre son émotion ; se soulevant péniblement, elle prit la lettre, brisa le cachet et lut ce qui suit :

« MADAME,

« Les six cents francs que vous m'avez fait remettre « sur votre note de deux mille francs ne peuvent « satisfaire mon juste désir; j'ai absolument besoin « d'en recevoir la totalité. Il y a si longtemps que « madame me doit cette somme, qu'elle devrait com- « prendre que cet à-compte ne peut me tirer d'em- « barras.

« Les robes que j'ai fournies à madame ont été « marquées au plus bas prix. Il m'est tout à fait im- « possible d'attendre davantage; et si je ne reçois pas « le reste de la somme d'ici deux jours, je me verrai

« obligée, à mon grand regret, de présenter la note à
« monsieur de Brissac, qui, j'en suis persuadée, fera
« droit à ma réclamation.

« J'ai l'honneur de saluer madame.

« Fme JOUBERT,

« couturière en robes et en vêtements. »

Pendant que madame de Brissac lisait cette lettre, Justine, tout en rangeant dans la chambre, regardait sa maîtresse qui pâlissait de plus en plus en s'affaissant sur le lit et ne paraissait pas songer à son déjeuner qui fumait sur le plateau.

— Madame ne mange donc pas ce matin ? dit Justine. Le chocolat va refroidir !

— Je n'ai pas faim, répondit sa maîtresse, et je désire reposer encore quelques instants.

— Mais, madame sait-elle que monsieur va rentrer plus tôt aujourd'hui pour déjeuner? Je n'ai que le temps d'habiller madame avant son retour.

A cette juste observation, madame de Brissac se leva, et Justine commença la toilette accoutumée, et tout en arrangeant les beaux cheveux de sa maîtresse, elle se disait que l'occasion d'apprendre ce qu'elle voulait savoir était arrivée.

— Mon Dieu, que madame est pâle ce matin ; serait-elle plus souffrante qu'hier ?

— Ce n'est rien, ma bonne Justine, répondit doucement madame de Brissac... un peu de fatigue.

— Mais, madame n'est pas sortie ces derniers jours, et comment va-t-elle faire pour la soirée de la Préfecture qui va avoir lieu cette semaine, si elle ne va pas mieux d'ici-là ?...

— Ah, c'est vrai, c'est jeudi prochain le fameux bal de la mi-carême !

— Et qui sera bien joli, dit-on, reprit Justine ; toutes les dames de la ville sont en mouvement pour cette soirée.

— Je n'irai probablement pas cette année, Justine.

— Vraiment ?... Je crois que madame ne pourra pas s'en dispenser ; monsieur de Brissac tiendra certainement que madame l'accompagne, en grande toilette, et fasse voir les beaux diamants qu'il lui a donnés pour sa fête !

A ces mots « les beaux diamants, » madame de Brissac fit un mouvement et ferma les yeux, comme sous le coup d'une pensée douloureuse.

Justine, très intriguée, garda le silence pendant quelques instants ; puis, d'un air tout-à-fait sincère et attendri, elle dit :

— Madame sait-elle combien je lui suis attachée ? et me croit-elle capable de lui être utile dans un moment de peine ?...

Madame de Brissac regarda sa femme de chambre et parut assez étonnée en voyant les yeux de Justine humides et pleins d'une respectueuse pitié...

Cette jeune femme n'était pas fière, mais elle avait tant de dignité et de noblesse de caractère, que, pour tout au monde, elle n'aurait pris de sang-froid sa camériste pour confidente. Cependant, ce fut avec un embarras mêlé de bonté qu'elle répondit :

— Je vous crois, au contraire, une bonne et honnête fille, et si j'avais besoin de vous, je me souviendrais de votre proposition.

La toilette était terminée, et Justine quitta la chambre.

La jeune fille avait touché juste; monsieur de Brissac exigerait certainement que sa femme se rendît à ce bal, et certainement aussi elle ne pouvait refuser à son mari le plaisir de la voir parée des magnifiques bijoux qu'il lui avait donnés quelques semaines avant cette époque.

— Oh! ces diamants! ces diamants... dit madame de Brissac en marchant avec agitation, comment avouer que je ne les ai plus?... car j'ai déjà disposé d'une partie pour cet à-compte à madame Joubert; et voilà que pour satisfaire à sa dernière demande, je ne vois pas d'autre moyen que de me séparer de ce qui m'en reste!... Que faire... mon Dieu, que faire?...

maudites toilettes! pourquoi ai-je voulu rivaliser avec cette femme, cette coquette si dangereuse... et dépasser ainsi les moyens qui, jusqu'alors, suffisaient grandement à mes désirs?... comment dire à mon mari que je me suis endettée à ce point? et cela, après qu'il a été si généreux pour moi lors de ma fête?... Non, jamais, jamais je ne lui dirai ceci... plutôt mourir!... et personne, personne pour me sauver!!!

III

Quelques instants après ce monologue, monsieur et madame de Brissac étaient à table, dans une coquette salle à manger, et Justine les servait en les examinant sournoisement l'un et l'autre.

— Décidément, ma chère Lucile, vous avez bien mauvaise mine depuis quelques jours, dit monsieur de Brissac à sa femme, qui, silencieuse et gênée dans ses manières, avait grand mal à avaler quelques bouchées de côtelette.

— Je ne suis pas malade, mon ami, répondit la pauvre femme.

— Tant mieux, car j'en serais désolé sous tous rapports; vous savez, ma chère amie, que le bal de la Préfecture est décidément fixé au jeudi de la mi-carême; il sera travesti et paré, et j'attends avec impatience

cette occasion de vous y présenter avec tous vos avantages. Je sais bon nombre de femmes qui vous jalouseront... et qui seront bien malheureuses de ne pas posséder certaine parure que vous avez...

— Mais, mon ami, est-il donc absolument nécessaire que je paraisse à cette fête avec mes diamants ?

— Quelle question ?... et pourquoi vous les aurais-je donnés alors !... pour rester enfermés dans leur écrin... ignorés de tout le monde?...

— Mais si je devenais malade ?...

— Oh ! alors, si vous pressentez une indisposition sérieuse, il faut faire venir le docteur. Voulez-vous que je passe chez lui cette après-midi ?

— Gardez-vous en bien, s'écria madame de Brissac, je ne me sens rien de grave... une migraine seulement.

— Si ce n'est que cela, reprit monsieur de Brissac, reposez-vous ; je vais vous quitter, car vous le savez, je suis obligé de m'absenter pour trois ou quatre jours, mais je serai certainement de retour jeudi avant l'heure du bal ; allons, au revoir, ma chère Lucile, dit-il en se levant de table et en embrassant sa femme sur le front, à bientôt ; et soignez-vous, afin que je vous retrouve bien portante... et sous les armes !...

A peine M. de Brissac fut-il sorti, que la jeune femme retomba sur sa chaise en s'écriant :

— Ah ! je suis perdue !...

Justine s'approcha vivement de sa maîtresse, lui fit prendre un verre d'eau et l'emmena dans sa chambre.

— Mon Dieu, madame, qu'avez-vous, lui dit-elle, confiez-vous à moi... je vous en prie... je vous suis si dévouée !...

— Ah Justine... Justine, si madame Joubert persiste à vouloir être payée de suite, comme elle m'en menace, je suis perdue, te dis-je.

— Comment, c'est votre couturière qui vous tourmente ainsi ! c'est abominable... mais quel rapport son exigence a-t-elle avec le bal de la Préfecture ?

— Justine, j'ai déjà porté une partie de ma parure au Mont-de-Piété... et pour acquitter cette note, je vais être obligée de sacrifier le reste.

— Oh ! madame, il ne faut pas arriver à une extrémité si dangereuse.

— Mais, que faire alors ?...

— Que faire ! ah, si mon humble avis pouvait aider madame, je n'hésiterais pas à le donner.

— Parle, Justine.

— Voyons, réfléchissons... Madame n'est pas sans amis ?

— Je n'en ai pas qui soient sincères.

— Je ne parle pas des dames de la connaissance de Madame, dit Justine, mais cherchons ailleurs. Ah ! il

y a monsieur de Morthèse qui me parlait encore l'autre jour de madame... et qui certainement est un ami dévoué auquel on peut se fier !...

— Hélas ! Justine, quelle erreur est la tienne !... Monsieur de Morthèse, un ami dévoué !.. désintéressé ? mais tu ne sais donc pas... tu n'as rien soupçonné de ses visites ici ?...

— Rien, madame... Il m'a toujours paru très respectueux et sincèrement attaché à vous.

— Eh bien, apprends-donc qu'il ne m'a pas épargné une de ces hontes... oui... il a cru que je serais capable... tu es femme, et tu comprends sans que j'aie besoin de t'en dire davantage...

— Madame s'est peut-être trompée... On est quelquefois aimable, galant même... sans avoir de mauvaises pensées et de mauvais desseins.

— Non, je n'ai pas dû me tromper... et il y aurait pour moi un grand danger à le mettre au fait de ce qui m'arrive, dit madame de Brissac.

— Comme madame voudra ; mais c'est malheureux, car il me semble que, de ce côté, nous aurions eu un secours efficace et aussi prompt que l'exige la circonstance.

— Ma pauvre Justine, tu ne connais pas le monde.

— C'est vrai que madame a plus d'éducation et d'esprit que moi, qui ne suis qu'une servante... mais

qu'elle n'oublie pas que je lui suis dévouée corps et âme...

Le lendemain matin, monsieur de Morthèse connaissait le secret de madame de Brissac...

. . . .

Trois jours se passèrent, et les angoisses de la jeune femme ne firent qu'augmenter; en vain elle tenta quelques démarches auprès de ses connaissances, mais obligée à une grande réserve, elle n'obtint que des réponses vagues et fort peu encourageantes.

« Mon Dieu, disait-elle dans une fervente prière, « vous savez ce qui est arrivé... La femme que j'ai « voulu surpasser en luxe m'avait, par sa coquetterie « et ses manèges dangereux, fait craindre une infidé- « lité de mon mari... mes craintes étaient-elles « chimériques?... peut-être; en tout cas, j'ai voulu « employer tous les moyens qui réussissent quelque- « fois... Les raffinements dans la toilette... J'en suis « bien punie! et si vous ne m'envoyez pas de secours... « je suis perdue... oui, bien perdue... »

Et les sanglots secouaient sa poitrine et coupaient sa prière... »

IV

Le jeudi matin, jour du bal, madame Joubert se

présentait chez madame de Brissac et demandait à parler à Monsieur; il lui fut répondu qu'il était absent, mais qu'il serait de retour dans l'après-midi.

— Je reviendrai tantôt, dit-elle.

Justine accourut tout effarée prévenir sa maîtresse de ce surcroît d'embarras.

— Allons, dit madame de Brissac, le malheur est complet... et je n'ai d'autre ressource que celle que tu m'as conseillée... Donne-moi ce qu'il faut pour écrire, tu vas porter la lettre à monsieur de Morthèse.

— Enfin!... se dit Justine, en sortant de la chambre.

Madame de Brissac prit la plume et commença ainsi :

MONSIEUR,

« C'est une malheureuse femme qui...

Un coup de sonnette retentit... une voix connue, mais un peu oubliée, se fit entendre dans l'antichambre.

— Une religieuse demande à parler à madame, dit Justine en ouvrant la porte.

— Faites entrer, répond sa maîtresse.

Et toute chancelante d'émotion, madame de Brissac se leva pour aller au-devant de la visiteuse.

— Sœur Angélique ! dit-elle !

Quelques mots expliqueront au lecteur ce qu'était celle qui s'appelait sœur Angélique.

« Madame de Brissac, orpheline dès l'âge de douze « ans, avait été mise par son tuteur au couvent de « Sainte-Marie, aux portes de Paris. D'un caractère « doux et docile, la jeune fille s'était bientôt fait des « amies de toutes les élèves et de toutes les bonnes « sœurs ; elle avait surtout rencontré dans « sœur « Angélique, » la supérieure, une véritable mère, « dont elle avait gardé le plus doux souvenir. A l'âge « de dix-huit ans, son tuteur la retira du couvent pour « la marier à monsieur de Brissac, jeune substitut de « la ville de... Cette union, comme beaucoup d'autres « accomplies à la hâte, eut cependant de beaux jours ; « mais, depuis quelques temps, un peu de froid s'était « glissé entre les deux époux, sans qu'il y eut néan- « moins rien de grave dans ce refroidissement. »

La bonne supérieure ouvrit ses grands bras à son ancienne élève, qui s'y précipita en pleurant.

— Eh quoi ! ma chère enfant, lui dit-elle assez surprise, une pareille émotion à ma vue ?... Qu'y a-t-il de si étrange dans ma visite ?... Il est vrai que vous ne pouviez m'attendre, car les promenades ne sont ni de mon âge, ni de ma profession !

— Ah! chère mère, s'écria madame de Brissac, que votre venue m'est précieuse!... Je vais donc pouvoir ouvrir mon cœur à quelqu'un... et vous demander un conseil!... Ah ! c'est Dieu qui vous envoie vers moi !...

Et tout aussitôt, agenouillée sur un tabouret auprès de la bonne sœur, elle lui raconta ce que nous savons.

La supérieure, après avoir reçu cette naïve confession, prit entre ses mains la jolie tête de la jeune femme, l'embrassa longuement, et lui dit :

— Oui, ma chère fille, c'est le Ciel qui m'envoie près de vous... car vous alliez vous perdre...

Je suis venue dans votre ville pour le recouvrement d'une somme assez considérable due à notre couvent. De cet argent, je vais vous laisser le nécessaire pour que vous puissiez reprendre vos bijoux et acquitter votre note. C'est un « prêt » ma chère petite, que vous fait le couvent... vous nous rendrez cela peu à peu sur vos économies, et tout sera dit.

Qui pourrait peindre le soulagement et la joie de madame de Brissac ?... Elle était sauvée ! ! !

La bonne sœur, en la quittant, ajouta :

— Je ne m'y connais pas, mais je crois que pour ramener un mari à son foyer, il est des moyens moins coûteux... et moins dangereux que celui que vous avez employé. Souvenez-vous de cette leçon, ma

bonne petite... et gardez toujours un souvenir pour votre vieille amie... « sœur Angélique. »

. . . .

Lorsque monsieur de Brissac revint le soir de son voyage, il trouva sa femme plus fraîche et plus jolie que jamais... et toute parée pour le bal. Elle se jeta dans les bras de son mari avec un abandon soudain qui ranima dans leur cœur quelques étincelles des premiers feux de leur mariage...

. . . .

Peu de temps après, Justine fut renvoyée, car elle était devenue insolente à l'égard de madame de Brissac.

Quant à monsieur de Morthèse, il court toujours après les secrets de ménage...



AUX RÉVOLTÉS!

SONNET.

Nous voyons des mortels, s'attaquant à Dieu même,
Résolus à combattre et son prêtre... et sa loi...
En plaçant sous nos yeux l'erreur et le blasphème,
Ils ont formé l'espoir d'ébranler notre foi!...

A la vertu sincère... A la force suprême...
Ils opposent la ruse... et font naître l'émoi;
Dans le passé cherchant un sujet d'anathème,
Le « révolté » nous dit : « Voyez... et croyez-moi!...

O vous! qui poursuivez cette tâche infernale,
Employant une langue ou savante, ou banale,
Avez-vous rencontré la paix... et le bonheur?

La haine qui vous pousse à ce combat impie,
Vous a-t-elle apporté le remède à la vie...
La consolation au jour de la douleur?

A QUELQUES-UNS !

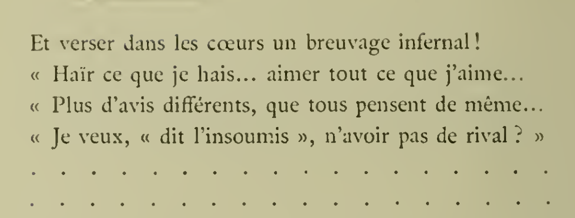
(A PROPOS DES DISCUSSIONS RELIGIEUSES.)

Quoi ! ce n'est pas fini ?... votre haine implacable
Poursuivra sans repos son but inexplicable ?...
El la Muse consent à transmettre vos lois ;
Cependant, pour celui qui connaît son langage,
Elle a perdu son charme... et pleure en son servage.
Pour cette lutte impie... elle n'a plus de voix,

Pour ces sombres combats... pour cette étrange guerre,
Elle n'a plus ces mots qui nous plaisaient naguère ;
Pour ce rôle, elle hésite à donner son appui...
En vain, vous l'évoquez, elle devient rebelle,
Elle vous trahira... si vous abusez d'elle,
Pour d'autres horizons, un jour, elle aura fui !

Entre les citoyens pourquoi semer les haines !
Sur cette terre, hélas! n'est-il assez de peines ;
N'est-il assez d'ennuis, n'est-il assez de maux ?
Non encore, sans doute ; et nous voyons des âmes
Raviver de ces feux... les dévorantes flammes ;
Sur leurs tisons mourants jeter de verts rameaux !

Non content d'être « Athée » on voudrait, sur la terre,
Régner par la parole... expliquer tout mystère,



Et verser dans les cœurs un breuvage infernal!
« Haïr ce que je hais... aimer tout ce que j'aime...
« Plus d'avis différents, que tous pensent de même...
« Je veux, « dit l'insoumis », n'avoir pas de rival? »

. . . .
. . . .

Brise ton luth, ô Muse, et cesse de complaire
A ces nouveaux tyrans... qui de nous veulent faire
D'obéissants sujets courbés sous leur pouvoir;
Laisse-les s'effondrer sous le poids de la haine;
Leur talent est maudit : La conscience humaine
Saura faire justice... à l'heure du devoir!...

. . . .
. . . .

O sainte liberté! sans cesse menacée,
Quels sont tes ennemis... lis-tu dans leur pensée,
Et vois-tu le danger où se trouve le port?...
Quel camp habites-tu? Qui donc pourrait répondre
Sans mentir à soi-même... Et qui saura confondre
Ces habiles croyants de l'éternelle mort!!!

UN SONGE !

POÉSIE DÉDIÉE A MADAME MARIE LENOIR, POUR SA FÊTE.

Rouen, 15 août 1884.

Je n'avais que trente ans, et j'étais encor belle;
Je pouvais m'envoler... et suivre l'hirondelle
Qui, traversant les airs, se dirigeait vers vous :
De loin j'apercevais votre chère demeure,
Vos ombrages touffus... où l'on trouve à toute heure
De l'hospitalité les charmes les plus doux !

Au perron du château je vous vis apparaître
Gracieuse et légère, et je pus reconnaître
La Muse de nos chants... l'âme de notre cœur;
Par votre douce voix, par votre beau sourire,
Encourageant mon vol, vous sembliez me dire :
« Viens, et tu goûteras de mon toit le bonheur.

« Oui, viens... nous t'attendons, c'est aujourd'hui ma fête;
« Il n'est pas une sœur... il n'est pas un poète
« Qui n'ait pris son essor pour accourir ici;
Et, me tendant la main « une main de déesse »
Vous me fîtes franchir, comme une aimable hôtesse,
Le seuil de votre temple, en disant « la voici ! »

. . . .

Dans un riche salon plein de charmantes choses,
Où, parmi les parfums, régnait celui des roses,
Je devinai des noms que j'avais retenus...
Pour connaître un auteur, il suffit de le lire;
Par ses œuvres il sait nous charmer et nous dire
Ce qu'il a de talent, ce qu'il a de vertus.

J'allais, de ces heureux, saluer le mérite;
Et vous me présentiez... quand un bruit insolite
Retentit près de moi comme un coup de canon;
C'était, des paysans, la bruyante allégresse;
Ils exprimaient ainsi leur ardente tendresse
A celle qui, pour tous, possède un grand renom !...

. . . .

Brusquement arrachée à ce magique songe,
J'en reconnus l'erreur... ce n'était qu'un mensonge,
Il n'en restait plus rien... tout avait disparu !
Je retrouvai mes maux, mes douloureuses peines;
Pour un instant, mon âme ayant rompu ses chaînes,
Après l'illusion... hélas, avait couru ! ! !

A-PROPOS

SUR LES BIENFAITS DE L'ÉDUCATION.

Qui pourrait les nier ces biens incontestables,
Ces trésors contenus dans l'éducation ?
Qui voudrait retourner vers les temps regrettables
Où l'homme se passait de toute instruction ?

A la « brute » semblable, et vivant avec elle,
Ignorant, de l'esprit, les nobles facultés,
Estimant avant tout l'enveloppe mortelle,
Méconnaissant de Dieu les sublimes beautés !

Tel fut l'homme d'abord, une ébauche grossière ;
Il s'ignorait lui-même et ne désirait rien ;
Cependant son orgueil, issu de la matière,
Le porta vers le mal de préférence au bien ;

Qui sait si, dans ce temps d'attristante mémoire,
L'on eût connu les fruits de l'éducation,
Le mortel aurait pu remporter la victoire
Sur l'esprit de révolte et d'insoumission !

La loyauté, l'honneur, la force, la science
Découlent sans efforts des principes reçus,
Et le « savoir » parfois protège l'innocence
Contre le désespoir de ses rêves déçus !

Si l'on voit des humains qui, par dons de nature,
Possèdent des vertus qui ne se donnent pas,
Ceux-là sont peu nombreux, et souvent la culture
Ajoute un nouveau charme à de natifs appas...

Mais quels dangers cachés dans cette route à suivre...
De l'enfant innocent, former le goût, le cœur !
Voilà le noble but que l'on devra poursuivre.
Quel délicat travail pour un instituteur ?...

C'est à lui qu'appartient la morale puissance
Sur l'âme de celui qu'on remet en ses mains ;
Il pourra susciter la seconde naissance
Qu'on verra se produire en ces petits humains ;

Le cerveau d'un enfant, comme une pâte molle,
Se façonne aux leçons qu'il reçoit chaque jour !
Il est méchant ou bon en sortant de l'école ;
Selon ce qu'il entend et retient tour à tour.

. . . .

Cette seule pensée est terrible et profonde ;
Elle doit stimuler le dévoûment au bien ;
Si, par l'instruction, l'on dirige le monde,
Sachons apprécier un semblable moyen !

Bien inspiré celui qui saura, de l'enfance,
Développer l'esprit sans nuire à sa candeur ;
A l'adulte inculquer l'équité, la science,
Tel est le rôle ardu de tout instituteur ! ! !

APPEL A MON ESPRIT

A l'œuvre, mon esprit! il faut pour nous complaire
Enfanter une idée... un sujet littéraire
Qui réveille les sens, le goût de nos lecteurs;
Ne chantons plus les bois, les fleurs ou la campagne;
Nous escaladerions la plus haute montagne,
Nous ne serions encor que de pâles auteurs!

Nous avons trop de temps suivi la même route;
Le public est blasé... si parfois il écoute,
Il ne veut applaudir que des effets nouveaux!...
Les sublimes beautés d'une riche nature,
Les combats, les amours, sont en littérature,
Des sujets épuisés... bons pour de vieux cerveaux;

Les poètes anciens n'eurent pas notre peine;
Nul mortel avant eux ne connut cette plaine,
Ce sol neuf et fécond ouvert à leurs exploits!
A leur premier appel se levait une image
Qu'ils paraient à leur goût, et, pour lui rendre hommage,
Les vers les plus heureux se rangeaient sous leurs doigts;
. . . .

Mais, à ma volonté mon esprit est rebelle;
« Où veux-tu » me dit-il « trouver route nouvelle?...
« Depuis le roi David, tous nos prédécesseurs
« En retournant ce champ... ont recuilli ses fleurs;

« Des pays inconnus pénétrant le mystère,
« En vain nous fouillerons les eaux, les cieux, la terre,
« Il n'est rien de nouveau, sous notre beau soleil !
« Et ne pouvant créer... profitons du réveil !

« Suivons, de nos aînés, la route parcourue,
« Peut-être y reste-t-il une perle inconnue,
« Une fleur oubliée... et dont la rareté
« Peut, devant nos lecteurs, remplacer la beauté ;
« Le talent courageux aura sa récompense,
« Et le succès surprend parfois sans qu'on y pense. »
. . . .
. . . .

Puis, se voilant, il dit : « Je suis las... à demain,
« Nous nous retrouverons sur ce même terrain ! ! !

A NOTRE GRAND POÈTE !

POUR LE BI-CENTENAIRE DE SA MORT

SONNET

Rouen, 12 octobre 1884.

A toi, Pierre Corneille ! A ta noble mémoire,
Je voudrais adresser un hommage pompeux !
Pour chanter dignement ton talent et ta gloire,
Il me faut, de la muse, un appui généreux ;

Je l'évoque en ton nom, si grand dans notre histoire
Du céleste Empyrée... Elle entendra mes vœux ;
Sur notre sol normand, j'espère et je veux croire
Qu'en cet insigne jour... vous planez tous les deux ;

Rouen, réjouis-toi... rassemble tes poètes,
Cette fête est pour eux l'une des grandes fêtes ;
Elle éveille en leur cœur les plus vifs souvenirs.

Pour suivre ton exemple et ta haute carrière,
O Corneille ! il nous faut ton âme noble et fière,
Ton valeureux courage et tes ardents désirs ?...

LES DEUX MARQUISES

CONTE EN VERS

LES DEUX MARQUISES

CONTE EN VERS

I

Dans le fond d'un vallon, au bord d'une rivière,
Autrefois on voyait une vieille chaumière
Dont les murs et le toit, délabrés par les ans,
Menaçaient d'écraser leurs pauvres habitants;
A travers le plafond, sur la terre durcie,
On entendait tomber goutte à goutte la pluie;
Dans un large foyer, pas le moindre tison
Qui pût de sa chaleur assainir la maison :
Le jour, à son déclin, laissait les coins dans l'ombre,
Tout faisait présager une nuit longue et sombre.
On était en novembre, et l'hiver approchait;
Son cortège lugubre et froid se dévoilait...
Cependant, sous ce toit branlant et misérable,
Une brune fillette au visage agréable,
D'une main fine et blanche agitait un manteau
De grossière façon... et tout imprégné d'eau...
Sur la table alignant les gros plis indociles,
Elle semblait vouloir les rendre plus faciles
A retrouver leur place au fond d'un vieux bahut,
Meuble de l'ancien temps, bon à mettre au rebut;
Dans ce pauvre réduit, sur un grabat de mousse,
Une femme malade... à la voix faible et douce,

Fit entendre ces mots : « Marguerite, es-tu là ? »
« Mère, » répond l'enfant, « que veux-tu ? me voilà :
« As-tu vu la marquise... et chez nous viendra-t-elle ?
« Oui mère, dès demain, avec sa demoiselle,
« Sa fille !... son Irène !... ah j'eusse préféré
« Qu'elle vint seule ici... Le moment désiré
« S'est longtemps fait attendre; il faut, de cette épreuve,
« Que je sorte vaillante... et voici que la veuve
« Amène cette enfant ! l'enfant de mon époux.
« Terribles souvenirs !... pourquoi renaissez-vous ?
« Mais, mon heure dernière à chaque instant approche,
« Il ne me faut penser qu'à celle qui m'est proche. »
Marguerite effrayée écoutait en tremblant
Cet étrange discours... langage incohérent...
Sa mère, jusqu'alors, n'avait pas le délire;
Son mal empirait donc ?... ah ! que faire et que dire !
Mais la calme revint, le sommeil fut vainqueur;
Et la malade put en goûter la douceur.

II

Le lendemain matin, à la pauvre chaumière,
On vit la noble dame arriver la première,
De son laquais suivie, et de sa jeune enfant,
Les mains pleines d'objets à l'aspect attrayant :
Cette femme était bonne autant que jeune et belle,
Aimée et respectée au loin comme auprès d'elle;
Parlant, et s'approchant du misérable lit :
« Eh quoi ! tant de misère .. et ne m'avoir rien dit !
« C'est d'hier seulement que je sais la souffrance
« Qui règne en ce logis... d'où vient donc ce silence ?

« Pauvre mère, avez-vous repoussé tout espoir ?...
« Vivre pour nos enfants, voilà notre devoir ! »
« Restons seules, Madame, et que nos jeunes filles
« N'apprennent point encor le secret des familles;...
« J'ai beaucoup à vous dire... et de tous mes malheurs
« La pauvreté n'est point la cause de mes pleurs !...
« Marguerite » dit-elle « emmène ta compagne ;
« Comme deux jeunes sœurs... visitez la campagne. »
La marquise, à ces mots, comprit qu'un grand secret
Allait se dévoiler en ce réduit discret :
La malade tirant de son maigre corsage
Un riche médaillon tout froissé par l'usage,
Le plaça brusquement sous les yeux éblouis
De l'interlocutrice... « Ah grand Dieu ! le marquis !
« Mon mari ! » « notre époux ! » reprit la pauvre femme.
« Le votre... après le mien... Écoutez-moi, Madame,
« C'était un cœur loyal que Monsieur de Beaulieu;
« Par un prêtre étranger, mariés devant Dieu...
« Je n'eus point à rougir au sein d'une famille
« Qui repoussait d'abord l'honnête et pauvre fille;
« Notre union légale ajournée à plus tard,
« Devint dès lors pour nous le jouet du hazard !
« Appelée au Brésil, auprès d'une grand'tante,
« N'ayant qu'elle ici-bas... sa demande pressante
« Fut un ordre pour moi; le marquis le comprit;
« Il m'accompagnerait... mais un remords le prit,
« Son père était malade; il vit la conséquence,
« En cas d'évènement, d'une si longue absence;
« Désespérés tous deux d'un pareil contre-temps
« Qui brisait sans pitié le cœur de deux amants,
« Il fallut nous quitter... c'était la destinée !

« A ne plus le revoir, étais-je condamnée ?
« Après dix jours de mer, par une obscure nuit,
« Une rencontre eut lieu... notre vaisseau détruit,
« Tous périrent à bord, et, seule recueillie,
« Aux marins étrangers je dus ma triste vie;
« L'épouvante m'avait enlevé la raison,
« Et personne n'apprit mon pays et mon nom;
« Dans le plus proche port on me mit à l'hospice;
« Ma folie était douce et l'on m'y fut propice;
« Cependant aucuns soins ne changèrent l'état
« Qui, de ce grand sinistre, était le résultat;
« Ce fut huit mois plus tard que l'enfant vint au monde,
« Pauvre déshéritée !... ô misère profonde !...
« Mais la raison semblait devoir me revenir...
« De mon esprit troublé jaillit un souvenir...
« Je prononçai mon nom, l'on écrivit en France;
« Hélas ! pas de réponse... on perdit l'espérance;
« S'écoulèrent trois ans; mais progressivement
« La lumière se fit... vint enfin le moment
« Où je me reconnus... bientôt je pus écrire,
« Raconter mes malheurs... quel douloureux martyre!
« A ma lettre si triste et si pleine d'amour,
« Aucun signe de vie, aucun mot de retour !
« Il est, en tous pays, de charitables âmes;
« On eut pitié de moi, de généreuses dames
« Vinrent me visiter et m'offrir les moyens
« De revenir ici... renouveler mes liens !...

. . . .

II

« De nouveau sur les flots, affrontant la tempête,
« Mon enfant dans mes bras… et portant haut la tête,
« Je volais dans l'espace et je touchais le but ;
« L'espoir me soutenait malgré ce noir début !
« Mais la — réalité — m'attendait sur la rive,
« Comme le carnassier attend, quoi qu'il arrive,
« Le gibier qu'il convoite… et qu'un sort inhumain
« Aura fatalement poussé dans son chemin…

. . . .

« L'époux remarié !… l'époux mort en parjure !
« Etait-ce donc possible ?… ô cruelle torture !
« Hélas, il me crut morte… et reporta sur vous
« Ses tendres sentiments et ses vœux les plus doux !

. . . .

« Pour notre pauvre enfant, qu'il fallait faire vivre,
« Quel projet concevoir ! et quelle marche suivre ?
« La fierté me guida, je cachai ma douleur,
« La veuve d'un marquis… vécut de son labeur ;
« Mon mariage, nul devant la loi française,
« N'était, comme intérêt, qu'une affaire mauvaise ;
« Tant de maux successifs m'ôtèrent la santé ;
« Je ne puis voir la mort avec tranquilité.
« Quand je pense à l'enfant qui reste seule au monde.
« Mon cœur est envahi d'une terreur profonde ;
« Que de dangers pour elle… et quel isolement !
« Voulez-vous mettre fin à mon cruel tourment ?
« Voulez-vous me jurer de lui servir de mère ?
« La séparation me sera moins amère ;

« Et vous réjouirez l'âme de notre époux,
« Qui, sans doute, m'entend... et doit veiller sur nous! »

. . . .

La marquise écoutait, toute pâle et tremblante,
Ce douloureux récit de la pauvre mourante.
« Oh, pardonnez ! » dit-elle « et voyez mon émoi !...
« A vos pieds, à mon tour, je dis : écoutez-moi !
« Ce fut deux ans après ce second mariage,
« J'étais seule au logis, le marquis en voyage ;
« Votre lettre arriva... j'en brisai le cachet ;
« Quel abîme de maux dans un pareil sujet !...
« La révélation me parut dangereuse ;
« Devant les tribunaux... l'affaire scandaleuse ;
« Je gardai le silence au retour du marquis ;
« Mais le bonheur s'enfuit devant tous ces ennuis.
« A cette même époque, une guerre terrible
« Envahit le pays... et plus d'un fait horrible
« Se produisit ici... car l'ennemi plus fort
« Semait sur notre sol la terreur et la mort !
« Mon mari fut frappé d'une balle prussienne;
« Il mourut dans mes bras... et ma main dans la sienne.
« Après de vains efforts pour sauver le château
« Qui servait d'ambulance aux blessés du hameau :

. . . .

« De notre triste sort, lequel est préférable ?
« Pour vous, quoique bien tard, le mal est réparable;
« Votre fille et la mienne auront le même rang ;
« Elles ont même père, elles ont même sang !
« Vous viendrez au château reprendre votre place;
« Vous vivrez... je le veux... Quoi ! votre main se glace,
« Répondez-moi... parlez... « Et je vous donnais tort !...

Reprit la pauvre femme « oui... mais voici la mort...
« Grâce à Dieu, sans regret, je vais quitter ce monde;
« Adieu marquise!... à vous mon estime profonde!
« Ah! voilà Marguerite!... approche mon enfant;
« Madame de Beaulieu me promet à l'instant
« Qu'elle sera pour toi la plus tendre des mères;
« Il faut nous séparer... des peines trop amères
« Ont brisé de mon cœur les vigoureux ressorts,
« Et je ne puis plus rien... malgré tous mes efforts!...
« Oui... le corps va mourir... mais l'âme délivrée
« Rejoindra son époux... au céleste Empyrée!!!

. . . .

ÉPILOGUE

Le temps s'est écoulé... calmant ce désespoir :
Près d'un riche tombeau, par un clair et beau soir,
Deux jeunes sœurs en deuil... brune et blonde fillettes,
Tenant chacune en mains de fraiches violettes,
Dans un pieux dessein... humblement à genoux,
Semblaient offrir au ciel leurs présents les plus doux;
Puis, déposant les fleurs sur la pierre brunie,
Le regard attristé... quoique rempli de vie,
Scellant leur amitié par un baiser divin...
Bras dessus, bras dessous... reprirent leur chemin;

. . . .

Une femme apparut au détour de la route,
Souriante et posée... une mère, sans doute;
« Ah! je savais » dit-elle « ici vous rencontrer;
« Allons, chères enfants, il est temps de rentrer;

« J'ai, pour toi, Marguerite, une bonne nouvelle
« Qui récompensera mon espoir et mon zèle...
« On m'écrit du Brésil, que ta tante en mourant,
« T'a laissé tout son bien... te voilà riche, enfant!... »
« Madame et chère mère... est-il une richesse
« Qui vaille auprès de moi vos soins, votre tendresse ?
« Vous avez remplacé celle qui n'était plus...
« Jamais je n'oublierai vos bontés, vos vertus!... »
Et se jetant au cou de la noble marquise,
Marguerite reprit, avec sa grâce exquise :
« Entre ma sœur et vous... je passerai mes jours,
« On n'est pas trop que deux... pour vous aimer toujours;
. . . .
. . . .

STELLA !

MÉLODIE DÉDIÉE A UN JEUNE AVEUGLE (1).

1er Couplet.

En vain je lève au ciel mes yeux noyés de larmes...
En vain je veux revoir la nature et ses charmes;
Les rayons du soleil sont pour moi disparus ;
Quand le jour apparaît, quand j'ouvre ma paupière,
Pour dissiper la nuit, il n'est point de lumière !
Vous le savez... je n'y vois plus... *(bis)*.

2e Couplet.

O Toi ! dont le regard pénétrait dans mon âme,
Toi ! l'objet de mes vœux... Toi, l'objet de ma flamme !
Pour notre douce ivresse... ah que de jours perdus !...
O mon rêve adoré !... Stella... ma fiancée !
Ton image en mon cœur ne peut être effacée !
Et cependant, je n'y vois plus !... *(bis)*.

3e Couplet.

Resterais-tu fidèle au serment qui nous lie ?...
L'espoir est le seul bien de notre triste vie;
Mes désirs... mon amour... seront-ils superflus ?
Ah ! viens... tu changeras en palais ma chaumière...
En toi je trouverai mon guide... ma lumière...
Tous les trésors que je n'ai plus !... *(bis)*.

(1) Compositeur de musique.

LE JOUR DE L'AN.

SONNET

DÉDIÉ A MADAME MARIE-EDOUARD LENOIR.

Rouen, 1er janvier 1885.

Salut à ton retour! premier jour de l'année!
Apportes-tu l'espoir qui ranime les cœurs?..
Es-tu le messager de notre destinée,
Annonçant ses décrets de maux ou de malheurs?...

Répétant tour à tour la phrase surannée...
Détournant nos regards des lointaines douleurs,
Comme au soleil levant d'une belle journée,
Nous rêvons de succès... de plaisirs et de fleurs!...

Invoquant du « Très-Haut » la juste providence,
Sur la « sœur » de mon choix... j'appelle l'abondance
Des présents, des faveurs que contiennent les cieux?

De mes tendres souhaits, ma Lyre est l'interprète;
Pour fêter l'amitié, toujours elle me prête
Sa pénétrante voix... et ses chants gracieux!...

UN OTHELLO !

COMÉDIE DE SALON EN UN ACTE, EN VERS



UN OTHELLO !

PERSONNAGES

M. de Burner (*35 ans, rôle comique*) ;
M. Raoul D'Aubray (*30 ans, élégant*) ;
Mme Estelle de Noirville (*28 ans, veuve*) ;
Mme Nelly de Burner (*20 ans, coquette*).

Un Domestique.

La scène se passe à Paris, dans un salon dont une porte donne sur le jardin et une autre dans la chambre d'Estelle.

SCÈNE PREMIÈRE

ESTELLE ET NELLY *sont assises sur une causeuse.*

ESTELLE *(continuant la conversation).*

Oui, ma chère Nelly, j'aurais donné ma vie
Pour une heure d'amour... une heure de folie !
Sans peur j'aurais promis et mon cœur et ma foi
A celui... mais assez... parlons plutôt de toi.
Que fais-tu de ce temps aux heures éternelles,
De ce temps souvent laid qui vieillit les plus belles ?

Oh ! ce n'est pas ton front qu'il oserait flétrir,
Et tu ne sais encor comment on peut vieillir.
Le monde n'a pour toi que riantes figures,
Songes toujours dorés et brillantes parures !
Vingt ans ! Ah ! qu'il fait bon à cet âge si beau,
De chaque instant du jour naît un plaisir nouveau ;
Mais, dis-moi, ce mári, des amants le modèle,
A-t-il cessé pour toi d'être tendre et fidèle ?
Ce qu'on dit est-il vrai, serait-il donc jaloux
Et voit-il nuit et jour les gens à tes genoux ?

NELLY *(soupirant)*.

Ce que le monde dit est, hélas ! vrai, ma chère.
D'un époux soupçonneux... d'un méntor trop sévère
J'ai souvent à me plaindre, et pour le corriger,
De quelque bon moyen je voudrais essayer ;
Jusqu'ici j'ai souffert sans trop d'impatience
Ses injustes soupçons, sa sourde défiance ;
Mais je sens aujourd'hui mon cœur se révolter
Sous le poids d'une chaîne aussi lourde à porter ;
Je veux de ce jaloux rire tout à mon aise
Et je veux qu'à mes pieds ce défaut disparaisse.
D'une bonne leçon j'espère tout un jour ;
Qu'il m'aime tendrement, mais d'un tranquille amour.
Entre époux le bonheur est dans la confiance
Et celui qui l'accorde est sûr de la constance.

ESTELLE *(sérieusement)*.

C'est vrai, chère Nelly, mais crois-en mes trente ans,
Un grain de jalousie est utile entre amants...
Pour moi je ne crois pas à cet amour tranquille ;
Assez tôt il prend place au sein d'une famille ;

C'était ainsi que m'aimait celui que j'ai perdu,
Et son cœur à mes vœux n'a jamais répondu.
Pour une âme brûlante et riche de tendresse
L'amour est un torrent qui déborde sans cesse ;
Ses travers sont des lois qui n'ont rien de cruel,
Auxquelles on souscrit sans regret et sans fiel.

NELLY.

Laissons pour le moment ta vieille expérience,
Et de mon « Othello » trompons la surveillance ;
Je tiens à mon projet et je compte sur toi
Pour y prêter les mains... par amitié pour moi ;
Déjà de mon jaloux cette longue visite
Va renverser l'esprit ; peut-être à ma poursuite
Aussitôt s'est-il mis, et bientôt en ces lieux
Tu vas le voir paraître... inquiet... soucieux ;
Il manque cependant en cette circonstance
Quelques-uns de ces riens qui forment l'apparence.
Que sais-je, enfin, ma chère, un indice certain
D'un fait mystérieux, d'un secret entretien.
L'ombre d'un élégant suffirait, j'en suis sûre,
Pour mettre en ce moment son cœur à la torture ;
Car il est arrivé jusqu'à ce point honteux
De faire de son ombre un fantôme amoureux !

ESTELLE *(souriant)*.

Peut-être, chère enfant, seras-tu tout à l'heure
Exaucée à souhait... Tout près d'ici, demeure
Monsieur Raoul d'Aubray, que je reçois souvent,
Jeune homme de mérite et d'un esprit charmant ;
C'est de lui, dont tantôt j'allais en confidence
Te dire les projets... et la folle espérance ;

Car ne serait-ce pas folie, en vérité,
Si je livrais un jour ma chère liberté ?
Et cependant, parfois, cette indigne faiblesse
Se pare à mes regards d'un voile de tendresse.
Chaque jour, je me dis « qu'il ne faut plus le voir, »
Et chaque jour aussi je crains son désespoir ;
En vain je veux lutter... l'amour a dans mon âme
Versé son doux parfum, ses charmes et sa flamme.

SCÈNE DEUXIÈME

(Un domestique annonçant).

Monsieur d'Aubray...

ESTELLE *(à Nelly).*

C'est lui.

RAOUL *(saluant).*

Veuillez me pardonner
Si je suis importun...

ESTELLE *(lui présentant Nelly).*

Madame de Burner ;
C'est ma meilleure amie...

NELLY *(se levant brusquement).*

Ah !

RAOUL *(très étonné).*

L'aimable surprise !
D'un jour inespéré le ciel me favorise ;
Mais, de cette blessure ?

NELLY.

Oh ! grâce à vos bons soins,
Je ne fus que deux jours au village d'Armoins...
Me voici de retour, tout à fait rétablie.

ESTELLE (*vivement*).

Quoi ! tu connais Monsieur ?

NELLY.

Il m'a sauvé la vie !

ESTELLE.

Mais où donc ? et comment ? tu ne m'en as rien dit ?

NELLY.

C'est un simple accident dont voici le récit :
« C'était le mois dernier ; d'un assez long voyage
« Nous revenions gaîment, lorsque près d'un village,
« Le village d'Armoins qu'il fallait traverser,
« Un choc inattendu soudain nous fit verser ;
« Arrachant brusquement aux vagues rêveries
« Notre ésprit vagabond que les plaines fleuries,
« Les sites enchanteurs avaient su retenir,
« Mais qu'un seul cri d'effroi fit bientôt revenir !
« Chevaux, voiture et gens nous roulâmes à terre,
« Et je fus la victime en cette triste affaire ;
« La glace en se brisant au bras droit m'atteignit,
« D'une large blessure alors mon sang jaillit.
« L'artère était coupée... et je sentais la vie
« Sans efforts m'échapper... j'étais évanouie ;
« Mon mari me porta chez un pauvre ouvrier
« Qui, pour nous être utile, accourut le premier.

« Le docteur de l'endroit, absent pour la journée,
« Ne pouvait me soigner, et j'étais condamnée,
« A moins d'un vrai miracle, à mourir à vingt ans,
« Faute d'un médecin, de soins reçus à temps !
« Éperdu, mon mari s'élança sur la route,
« Demandant un courrier, mettant tout en déroute ;
« La ville la plus proche était encor fort loin,
« Et j'avais de secours le plus pressant besoin ;
« Recommandant à tous sa femme à moitié morte,
« Lui-même allait partir... espérant de la sorte
« Me procurer plus tôt les soins si précieux
« Sans lesquels pour toujours j'allais fermer les yeux.
« C'est alors que Monsieur, passant par le village
« Et remarquant l'effroi peint sur chaque visage,
« Demanda des détails sur cet évènement,
« Apprit notre embarras et l'état alarmant
« Qui, se prolongeant trop, compromettait ma vie,
« Et c'est alors aussi, qu'habile en chirurgie,
« Monsieur d'Aubray pour moi fut l'envoyé des cieux. »

RAOUL *(souriant).*

Madame... c'est vraiment trop valoir à vos yeux ;
Cependant, je bénis la juste Providence,
Qui m'envoya vers vous en cette circonstance,
Car il était grand temps qu'on s'occupât de vous
Et je fus effrayé peut-être plus que tous
En songeant au danger que courut votre vie...

(S'adressant à Estelle).

Quelques instants de plus, vous perdiez votre amie.

ESTELLE.

Mais c'est miraculeux... et je n'y comprends rien ;
Eh quoi ! Monsieur d'Aubray, vous êtes médecin ?

RAOUL.

J'étudiai pour l'être, et, quoique bien novice,
Je puis, sans me vanter, rendre quelque service,
Et j'utilise ainsi les très faibles talents
Qu'à l'étude je dois plus encore qu'au temps.
Loin des villes surtout, où les secours sont rares,
Où chez certaines gens quelquefois trop avares
Pour se faire soigner, et qui laissent au mal
Plus de temps qu'il n'en faut pour devenir fatal ;
Qui vont du médecin, dont ils n'ont plus que faire,
Réclamer le secours qu'ils pensent nécessaire ;
Aussi, ces bons clients, quand j'arrive près d'eux,
Que de reconnaissance et comme ils sont heureux !

ESTELLE.

Et j'en suis convaincue, aux pauvres insolvables
Vous rendez bien souvent des services semblables ?

RAOUL.

La fortune m'ayant aidé de ses faveurs,
Je dois en faire usage en essuyant leurs pleurs ;
Les malheureux, hélas ! pour terme à la souffrance
N'attendent que la mort... c'est leur seule espérance,
La plus sûre du moins qu'ils peuvent concevoir.
En soulageant leurs maux chacun fait son devoir.
Rien de plus.

NELLY.

Cependant d'une âme généreuse

La rencontre ici-bas est rare et précieuse ;
On fait beaucoup de bien, mais est-il tant de cœurs
Qui de la charité comprennent les grandeurs ?
Hélas ! souvent l'orgueil se glisse dans l'offrande.
Et d'un bien ainsi fait la valeur n'est pas grande.

(A Raoul).

Mais dites-moi, Monsieur, puis-je espérer vous voir
Au nombre des amis que j'aime à recevoir ?
Mon mari, croyez-moi, dans sa reconnaissance,
Serait très affligé de votre indifférence ;
D'un ami tel que vous, on prise l'amitié.

RAOUL *(s'inclinant).*

Et la vôtre est, Madame, un honneur envié
Dont je veux être digne.

ESTELLE *(à Nelly).*

Allons, voilà j'espère
Une heureuse rencontre… et de Monsieur, ma chère,
Nous allons sur-le-champ et sans plus de façon
Utiliser les soins. Il nous faut un coupon
Pour l'Opéra ce soir. *(A Raoul).*
Et votre complaisance
Sera mise à l'épreuve en cette circonstance.

RAOUL *(avec empressement).*

C'est trop peu demander et j'y vais de ce pas.

NELLY *(en riant).*

Ah ! mais ils sont tous pris, ne le savez-vous pas ?

RAOUL *(prenant son chapeau).*

Dussè-je pour cela remuer ciel et terre.

Vous en aurez, Madame... A bientôt, je l'espère.

(Il sort).

SCÈNE TROISIÈME

NELLY *(regardant Raoul sortir).*

Sais-tu qu'il est fort bien... et je ne sais vraiment
Ce qui t'arrête encor pour l'aimer tendrement.
Élégant, distingué, d'une âme noble et belle,
Pour époux... où veux-tu trouver mieux, chère Estelle ?
La liberté, dis-tu ? La femme n'en a pas ;
Qu'elle soit veuve ou non, l'on compte tous ses pas.
Et puis il est si doux de se sentir aimée,
De marcher, sans danger, sur un bras appuyée.
Ah! crois-moi, le bonheur n'est pas toujours celui
Qui paraît le plus sûr. Il nous faut un appui ;
Il nous faut un ami qui comprenne nos peines
Et qui nous donne même une part dans les siennes.
D'un fardeau partagé le poids devient moins lourd,
Le temps si long tout seul, à deux semble plus court.

. . . .

ESTELLE.

Je te l'ai déjà dit, depuis longtemps j'hésite.
Hélas! l'illusion s'évanouit si vite !
J'ai peur de l'avenir et je crains les regrets ;
Je n'ose m'engager et j'en reste aux projets.

SCÈNE QUATRIÈME

M. DE BURNER, arrivant par le jardin.
(Ecartant le domestique).

Elle est ici, c'est bien.

ESTELLE.

Mais il me semble entendre...

NELLY *(souriant ironiquement).*

La voix de mon mari, mélodieuse et tendre.

M. DE BURNER *(à Nelly).*

Je vous retrouve enfin ! c'est vraiment bien heureux.

ESTELLE *(allant au-devant de lui).*

Oh ! quel vilain bonjour, qu'il est peu gracieux !

M. DE BURNER *(à Estelle).*

Belle dame, pardon ! ne soyez pas sévère,
Daignez prendre en pitié ma trop juste colère.
(A Nelly).
Quoi ! depuis ce matin sur vos traces je cours...
De mes tourments, Nelly, vous jouerez-vous toujours ?

NELLY *(se levant avec dignité).*

Monsieur...

M. DE BURNER *(réprimant un mouvement).*

Oui, je le sais... parfois je vous offense.

NELLY.

Et vous ne gardez plus la moindre convenance !
Car, devant mon amie...

M. DE BURNER (*vivement*).

Une amie à tous deux,
Qui sait tout, j'en suis sûr, et me voit malheureux.
C'est vrai ! je suis jaloux, et cette jalousie
Fait depuis quelque temps le tourment de ma vie.

(*Avec amertume*).

Le doute, savez-vous, mais c'est le ver rongeur
Qui mine doucement notre esprit, notre cœur ;
C'est le feu de l'enfer dont la flamme dévore
L'espoir qui nous sourit, le plaisir qu'on adore.

NELLY (*l'interrompant avec impatience*).

Mais enfin, dites-le, que me reprochez-vous,
Et que s'est-il passé de si grave entre nous ?

M. DE BURNER (*embarrassé*).

Oh ! rien jusqu'à ce jour, mais vous êtes coquette,
A tous les jeunes gens vous tournerez la tête,
Si ce n'est déjà fait.

NELLY (*haussant les épaules*).

C'est vous qui la perdez...

M. DE BURNER (*avec éclat*).

Je vous aime, Madame, et vous en abusez !
Je vous aime et ne puis vous voir à tous sourire
Sans pitié pour ce cœur que le soupçon déchire.

(*Il se frappe la poitrine*).

Plaire et se faire aimer voilà votre désir,
Votre occupation, votre plus doux plaisir.

ESTELLE (*avec un éclat de rire*).

Mais c'est très naturel. Il n'est pas une femme

Qui n'ait pour ce désir un petit coin dans l'âme.

M. DE BURNER *(furieux).*

Ah ! vous osez railler ! Eh bien ! écoutez-moi,
Car je sais tout, enfin !

NELLY *(avec calme).*

Tout ! composé de quoi ?

M. DE BURNER *(vite).*

Lorsque je suis entré, qui sortait, je vous prie ?

NELLY *(naturellement).*

Monsieur Raoul d'Aubray... qui m'a sauvé la vie.
Vous l'avez reconnu ? Moi, j'ignorais son nom...
Vous me l'aviez caché...

M. DE BURNER *(à lui-même).*

Belle précaution !

(Plus haut).

Que faisait-il ici, voudriez-vous le dire ?

ESTELLE *(vivement).*

Mais... il venait...

NELLY *(à Estelle presque bas).*

Tais-toi, car le dépit m'inspire.

(Haut.)

Ce qu'il faisait ici ? Ce qu'il fera chez nous ?
Une visite...

M. DE BURNER *(froidement).*

Ah ! mais qui l'invitera ? Vous ?

NELLY.

C'est déjà fait.

M. DE BURNER (*éclatant*).

Très bien... et vous croyez, Madame,
Que je le recevrai ! Qu'il vienne... et sur mon âme
Je saurai lui parler... d'une telle façon,
Qu'il sera pour toujours guéri de la maison ;
Nous n'avons, Dieu merci, personne de malade
Pour ce beau médecin au langage si fade,
Aux procédés galants, qui nous tomba des cieux
Et qui doit, j'en suis sûr, être très dangereux.

NELLY (*avec indignation*).

Vous ! le traiter ainsi pour prix de son service !
Ah fi ! l'ingratitude est laide autant qu'un vice,
Et si je vous croyais à ce point insensé...
Pour toujours entre nous... oui... tout serait brisé.
Trop longtemps j'ai souffert de votre jalousie;
Je me révolte enfin devant la tyrannie.
Faites taire, Monsieur, vos soupçons odieux,
Épargnez-moi surtout les mots injurieux.
Méconnue, outragée, une femme innocente
Au droit de se venger n'est point indifférente ;
Il est temps, croyez-moi, que finisse ce jeu,
On ne peut sans danger jouer avec le feu.

M. DE BURNER (*avec amertume*).

Allons, tout est au mieux; c'est moi qui suis coupable;
Je vous rends malheureuse et suis insupportable
Parce que je refuse et mon assentiment
Et mon aide d'aveugle à ce petit roman.
Pour vous plaire, il faudrait avec un doux sourire
Recevoir ce Monsieur et vous entendre dire :

(Imitant une voix de femme).

« Il m'a sauvé la vie ! »

NELLY *(froidement).*

En êtes-vous fâché ?

M. DE BURNER *(brusquement).*

Oui... puisque le hasard de vous l'a rapproché ;
Depuis ce maudit jour où vous fûtes blessée,
Où cet homme vous vit par la douleur brisée,
Vous vit belle à damner tous les anges des cieux,
Son nom, son souvenir, me rendent furieux.

NELLY *(le regardant froidement).*

Vous êtes fou, Monsieur !

M. DE BURNER *(avec hauteur).*

Soit ! mais de ma folie
L'avenir sera juge. Un jour, ma jalousie
Devant les imprudents pourrait avoir raison ;
D'ici-là, voulez-vous rentrer à la maison ?
Je vous offre mon bras...

NELLY *(se rasseyant).*

Non, je vous remercie ;
Je passe la soirée ici, chez mon amie,
Et puis à l'Opéra nous irons un moment.

M. DE BURNER.

Vous me boudez, Madame, il suffit.

NELLY *(haussant les épaules).*

Nullement.

M. DE BURNER.

Alors, pourquoi rester ?

NELLY *(avec impatience).*

C'était avec Estelle
Convenu ce matin, et je reste près d'elle.
Et puis, d'ailleurs, Monsieur, que voulez-vous de moi,
Osez-vous espérer me faire ainsi la loi ?
Chez nous je rentrerai lorsque, plus raisonnable,
Vous aurez reconnu qui de nous est coupable.

M. DE BURNER *(se disposant à sortir).*

C'est à merveille... Adieu !

NELLY *(avec indifférence).*

Bonsoir !

M. DE BURNER *(bas, s'en allant).*

Je veillerai...

. . . .

(Il sort.)

SCÈNE CINQUIÈME

ESTELLE *(avec étonnement).*

Quel jaloux furieux !

NELLY *(se levant et marchant ave agitation).*

Je ne le reverrai
Que lorsque repentant et plein de confiance,
Il sera bien guéri de toute méfiance ;

Chez toi je m'établis jusqu'au jour attendu
Où son esprit absent lui doit être rendu.

ESTELLE *(vivement)*.

J'approuve ton idée et tu pourras, ma chère,
Sur mon appui compter s'il devient nécessaire ;
Un procédé semblable est vraiment sans pareil.

NELLY *(avec rêverie)*.

Et d'un songe illusoire, hélas ! c'est le réveil !
Je l'aime cependant... Je voudrais lui complaire,
J'eusse tout accordé devant une prière ;
Mais ses emportements, ses outrageants soupçons,
Pour ne lui pas céder sont de bonnes raisons ;

(Après une pose, en soupirant)

Les querelles d'abord, l'indifférence ensuite,
Ainsi le temps s'envole emportant à sa suite
L'amour et le bonheur !

ESTELLE *(avec amitié)*.

Qui peuvent revenir,
Et desquels tout au moins reste le souvenir.
En ménage il n'est pas, tu le vois par toi-même,
De longs jours sans ennuis... mais toi, ton mari t'aime ;
L'excès de son amour lui montre tout en noir ;
C'est un tort que bientôt il doit apercevoir.
Allons, chère Nelly, ne perdons pas courage,
Le ciel redevient pur quand est passé l'orage.
Voici la nuit qui vient, il faut pour l'Opéra
Nous disposer bientôt.

NELLY *(se levant).*

Mon jaloux y sera,
Épiant mon regard, mon geste, mon sourire.
Ah ! qu'il mérite peu la pitié qu'il m'inspire ;
Prolongeons son erreur et de Monsieur d'Aubray
Qu'il ignore le choix... plus tard je parlerai ;
Pour lui donner raison, puisque je suis coquette,
Ne pourrais-je, chez toi, faire un peu de toilette ?

ESTELLE.

C'est très facile, viens...

(Elles passent dans la chambre d'Estelle).
(La nuit commence à venir).

SCÈNE SIXIÈME

(MM. de Burner et Raoul entrent par le fond).

M. DE BURNER *(d'un air empressé).*

... Oui, Monsieur, ce plaisir
Auquel je tiens beaucoup est mon plus cher désir ;
Madame de Burner, en cette circonstance,
N'a fait que devancer ma juste impatience.
Un refus sans raison serait de votre part
Presque blessant pour nous ; et puisque le hasard
Me procure aujourd'hui cette aimable surprise,
Souffrez qu'en égoïste ainsi je l'utilise.

RAOUL.

J'accepte donc, Monsieur, votre invitation
Et veuillez oublier mon hésitation ;
Elle était naturelle, aimant fort peu le monde.

M. DE BURNER *(souriant).*

Mais cette aversion n'est pas assez profonde
— Je le pense du moins — pour faire refuser
Une simple soirée, un modeste dîner ;
Nous aurons peu de monde, et la cérémonie
De nos réunions est Dieu merci bannie ;
Vous trouverez chez nous la cordialité,
Sans laquelle il n'est pas de plaisir, de gaîté.
(Il regarde autour de lui).
Mais je croyais ici revoir encore ces dames ?

RAOUL.

Je devais les y prendre.

M. DE BURNER.

Ah ! vraiment ? *(A part).*
Oh ! les femmes !...

(Toujours à part).

Il serait maladroit de rester plus longtemps ;
Ma présence pour eux serait un contre-temps.
Retirons-nous d'abord, et dès ce soir peut-être
Découvrirai-je enfin ce que je veux connaître.

(Il fait le tour du salon.)

RAOUL *(très embarrassé le suivant des yeux).*

Mais vous-même, Monsieur, ne veniez-vous pas
Avec l'intention de leur offrir le bras ?

M. DE BURNER *(d'un air contraint).*

Vous aurez seul ce soir cette tâche charmante,
Car je suis attendu pour affaire pressante...

(Il regarde à sa montre).

L'heure est déjà passée et je suis en retard.
Je vous quitte à regret bénissant le hasard
Qui m'a fait rencontrer celui qu'au fond de l'âme
Je me plais à nommer « le sauveur de ma femme. »
A demain, n'est-ce pas ? Sur vous puis-je compter ?

RAOUL *(s'inclinant).*

Oui, Monsieur, à demain !

(M. de Burner sort en faisant un geste menaçant).

SCÈNE SEPTIÈME

(Il fait presque nuit).

RAOUL *(seul, regardant M. de Burner sortir.)*

Ai-je eu tort d'accepter ?
Je commence à le croire... et la sourde colère
Qui brille en son regard ne m'est point étrangère.
Ce semblant d'amitié, cette invitation,
Lui servent à cacher une autre intention.
Laquelle ? Je l'ignore, et comment ma présence
Exerce-t-elle en lui cette étrange influence ?
A moins que mon amour et mes prétentions
Ne gênent ce Monsieur dans ses affections.
Serait-il mon rival ? Allons, je perds la tête.

(Il marche et regarde vers la chambre d'Estelle).

Elle doit être là... sans doute elle s'apprête ;
Estelle ! Ah ! pour mon cœur combien ce nom est doux ;
Mais voudra-t-elle un jour me nommer son époux.

Je l'aime, cependant, et c'est la seule femme
A laquelle je donne ainsi toute mon âme.
Ah ! la voilà !...

(Il fait très sombre).

(M. de Burner est rentré sans bruit pendant ces derniers mots qu'il a entendus, et il s'est caché derrière un rideau).

SCÈNE HUITIÈME

ESTELLE *(s'élançant vers Raoul et parlant à mi-voix).*

Merci pour votre empressement;
Ce coupon, l'avez-vous, Monsieur ?

RAOUL *(avec tendresse).*

Certainement ;
Pour vous plaire, Madame, et voir votre sourire
Il n'est rien que je fasse. Ah ! laissez-moi vous dire
Pendant ce peu de temps qui nous est destiné,
Tout ce que mon amour... *(Il lui prend la main.)*

SCÈNE NEUVIÈME

M. DE BURNER *(sortant du rideau).*

Je l'avais deviné !
Misérables !...

NELLY *(arrivant par la chambre d'Estelle avec une lumière à la main).*

Quoi donc ?

M. DE BURNER (*stupéfait*).

Nelly ! C'était Estelle...

ESTELLE (*avec calme*).

Oui, Monsieur, c'était moi !

NELLY (*avec dignité, s'avançant vers son mari et lui montrant Estelle*).

Vous le voyez, c'est elle
Qu'aime M. d'Aubray. Vous l'auriez su plus tôt
Si vous aviez été moins soupçonneux tantôt ;
Mais j'ai voulu laisser au hasard, notre maître,
Le soin de vous punir en vous faisant connaître
Tous vos torts envers moi.

M. DE BURNER (*aux pieds de sa femme*).

Me pardonnerez-vous ?

NELLY (*souriant*).

Oui, si vous me promettez de n'être plus jaloux !

M. DE BURNER (*s'avançant vers Raoul et lui tendant la main*).

Croyez-moi, cher Monsieur, cet heureux mariage
Réalise nos vœux, dissipe tout nuage.
Je serai votre ami, car vous m'avez rendu
En ce jour le bonheur que je croyais perdu.

ESTELLE (*à M. de Burner*).

La peur, en certains cas devient une imprudence,
Elle égare l'esprit, détruit la confiance ;
Surtout en jalousie, elle peut d'une erreur

Faire naître un danger et parfois un malheur.

M. DE BURNER *(baisant la main d'Estelle et s'adressant au public).*

Je suis jaloux, Messieurs, et chez moi le mot « plaire »
S'il s'agit de ma femme excite la colère ;
Mais ce mot « odieux » est quelquefois charmant ;
Il est doux à l'auteur qui tremble en ce moment.
S'il n'a droit aux « bravos, » qu'au moins sa récompense
Pour ce léger travail soit dans votre indulgence.

. . . .



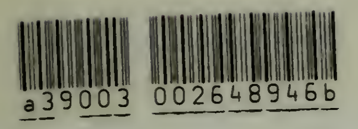
ERRATA

PAGES		
XV	Ligne 11	au lieu de « LA GERBE » lisez « VOTRE GERBE »
26	Vers 2	au lieu de « AMOUR » lisez « AMOUR »
37	Ligne 8	au lieu de « DÉPOSÉ » lisez « DISPOSÉ »
93	Vers 10	au lieu de « VIENNE » lisez « VIENNENT »
106	Ligne 12	au lieu de « SE CONFORMENT » lisez « SE CONFORMANT »
188	Vers 8	au lieu de « SAINTE GAIETÉ » lisez « SAINE GAIETÉ »
133	Vers 13	au lieu de « SA GLOIRE » lisez « LA GLOIRE ».



TABLE




a39003 002648946b